IMAGES & MÉMOIRES

BULLETIN
n°43 - Hiver 2014-2015

I&M - Bulletin n°43

Sommaire

Éditorial **p. 1**

Activités
Vie associative - Manifestations et Expositions - Publications – Avis de recherche **p. 2**

Études et varia

- *Stéphane Richemond* : Inauguration au Musée de Bamako de l'exposition *Kati 1900-1960* **p. 13**
- *Alain Tirefort* : « *An tan Lontan* », Femmes créoles de la Martinique. Quelques cartes postales du début du XXe s. **p. 15**
- *Marie Hardy* : Travail et exploitation agricole à la Martinique dans la première moitié du XXe siècle : L'exemple de l'usine du Petit-Bourg, à travers la mission photographique de l'Agence générale des Colonies **p. 19**
- *Raphaëlle Walter, Guy et Parick Le Carpentier* : Un pionnier africain de la photographie (suite) : Libreville vu par Blaise Paraiso **p. 25**
- *Élisabeth Cazenave* : Le lieutenant-colonel Henri Fournial, médecin de la Mission Foureau-Lamy, 1898-1900. L'œuvre exemplaire d'une épopée africaine. **p. 32**
- *Jean-Pierre Paulhac* : Petites notes sur un retour au Bénin **p. 36**
- *Alexandre Le Mée* : Les appareils photographiques pour la navigation et l'exploration (2ème partie) **p. 39**

Couverture : ***10. HAUT-Sénégal et NIGER — KATI - 2e Sénégalais - La Grand'Rue et le Marché***
(carte postale Marcel Delboy, phototypie, Bordeaux)

***Images & Mémoires* est une Association loi 1901.**

Siège social et Président
18 avenue des Courses, 78110 Le Vésinet - ☎ : +33 6 75 37 88 36

Rédaction du *Bulletin*
Jean Michel ANDRAULT, Rés. Les Chartrons, bât. B esc. A, 46 ter rue de Leybardie, 33300 Bordeaux
andrault.jean-michel@neuf.fr - ☎ : +33 6 85 28 40 96

Site Internet http://www.imagesetmemoires.com
Création et maintenance : Isabelle DAUBIÉ - *Mises à jour* : Pascale NOURISSON

Bureau I&M
Président : Stéphane RICHEMOND
Secrétaire général : Jean-Pierre PAULHAC ; *Secrétaire générale adjointe* : Pascale NOURISSON
Trésorier et Rédaction du Bulletin : Jean Michel ANDRAULT
Conseillers : Patrice ARNAUD-BATTANDIER ; Babacar BATHIERY ; Didier CARITÉ ; Raymond CÉSAIRE ; Florelle CHAPELLE ; Franck HOUNDÉGLA ; Ghislain de la SAYETTE ; Jean-Pierre LE LOARER ; Christian LEWICKI ; János RIESZ ; Claude SISSAO ; Philippe TABUTEAU ; Alain TIREFORT ; Raphaëlle WALTER
Vérificateur des comptes (hors Bureau) : Gilles COULOMB

Correspondants
Sénégal : Isabelle DAUBIÉ (isabelle@maison-abaka.com) et Cyr DESCAMPS (descamps@univ-perp.fr) ;
Mali : Sébastien PHILIPPE (edificare@orangemali.net) et Domossé KONARÉ (kdomosse@yahoo.fr) ;
Bénin : Franck OGOU (franck.ogou@epa-prema.net) ; ***Côte d'Ivoire :*** Évelyne LODUGNON (evkalodugnon@yahoo.fr)
Togo : Jules AMU (julanamu@gmail.com) ;
Burkina Faso : Diadari KOMBARY (combarydia2000@yahoo.fr), Nadège SAWADOGO (meilidege@hotmail.fr) et Jean-Claude WALLET (jcwallet@free.fr) ;
Allemagne : János RIESZ (janos.riesz@gmx.de) ; ***Belgique :*** François BIOCHE (aidev@skynet.be)

Membre d'honneur : Georges MEURILLON (1945-2007)

Adhésions

Cotisations 2015* :		**Europe, Amérique**	**Nationaux d'Afrique (zone CFA)**	**Asie**
Normale	:	30 €	5 000 F	20 $ US
Étudiant, sans emploi	:	10 €	5 000 F	
Donateur	:	à partir de 60 €	10 000 F	
Bienfaiteur	:	à partir de 300 €		

* *Rappel : la loi française permet de déduire 66 % des cotisations versées. Un reçu fiscal vous est adressé chaque année.*

Les cotisations et achats d'ouvrages peuvent être réglés par virement bancaire sur le compte de l'association :
Société Générale Intendance Bordeaux : Compte 30003 00370 00037281611 72
Identification internationale : IBAN FR76 3000 3003 7000 0372 8161 172
Identifiant international de la banque (BIC) : SOGEFRPP
ou par Paypal à l'adresse suivante : srichemond@hotmail.com

Réalisation de ce *Bulletin* : Jean Michel ANDRAULT
N° ISSN : 2105-1410 - Dépôt légal : février 2015
Bulletin imprimé par ***Sofii***, 113 Chemin de Ronde, 78290 CROISSY SUR SEINE

Les opinions émises dans les articles du *Bulletin* n'engagent que leurs auteurs.
Droits de reproduction réservés et soumis à l'autorisation d'*Images & Mémoires.*

Images & Mémoires
a 20 ans et toutes ses dents

Éditorial

Qu'avons-nous fait de nos vingt ans ?

Souvenons-nous qu'au printemps 2005 nous fêtions nos dix ans. Notre Lettre de Liaison *semestrielle, qui avait dans les faits remplacé depuis 2001 le* Bulletin *avec lequel elle aurait dû coexister, annonçait avec une fierté bien justifiée notre dixième anniversaire.*

La Lettre de Liaison n°11, *la* LL11 *comme nous l'appelions alors, avait huit pages, toutes consacrées à la vie associative. Elle rappelait nos objectifs et dressait le premier bilan des actions menées, sous la présidence de Philippe David, depuis la création d'I&M en mars 1995. Celui-ci n'était pas maigre. Il comprenait de nombreuses études réalisées dans le cadre d'un programme de recherche sur les « Villages Noirs », l'édition d'un CD-ROM bilingue de 3 236 images d'Afrique de l'Ouest (dans une collection de l'UNESCO), la réalisation d'inventaires de cartes postales, et la conception, avec la Faculté des Lettres de Nantes, d'une belle exposition itinérante intitulée* Guerre et Paix en Afrique. *Celle-ci avait été montée par Georges Meurillon, notre regretté Secrétaire Général, en appui du colloque éponyme organisé par Alain Tirefort.*

Dix ans sont passés depuis et nous ne sommes pas en difficulté pour faire l'état des lieux qui s'impose.

Notre association a changé de dimension, par le nombre de ses adhérents qui a presque doublé, – ils sont aujourd'hui plus de 150 à jour de leur cotisation -, par sa présence dans dix-huit pays dont six possèdent des sections locales actives, par un Bureau plus étoffé qu'il ne l'a jamais été, comprenant des membres de plus en plus impliqués. Les points forts de notre développement sont les suivants :

- Le **Bulletin** *qui, sous la responsabilité de Jean-Michel Andrault, paraît aujourd'hui quatre fois par an, sur 40 pages et entièrement en couleurs à partir de la présente livraison. Notre principale publication a aussi gagné en densité, les marges, interlignes et tailles de caractère s'étant beaucoup réduites au cours du temps.*

- Les **Cahiers d'Images & Mémoires**. *Pascale Nourisson est responsable de cette nouvelle publication thématique et apériodique qui a vu le jour en 2010. Plusieurs nouveaux* Cahiers *s'ajouteront cette année à la dizaine déjà publiée ; le prochain, par Luc Monteret, concerne le courrier à Madagascar.*

- Nos ***Expositions iconographiques****, au nombre d'une vingtaine aujourd'hui, ont été réalisées pour la plupart d'entre-elles par votre actuel président, à partir de 2008. Plus récemment d'autres membres de notre association les ont entièrement prises en charge. Citons les expositions* Charles Boirau – Un dessinateur de l'Outre-Mer, *par Jean-Luc Le Bras,* Le train d'Abidjan au Niger *par Jean-Jacques Fadeuilhe. Évoquons aussi l'implication de Jean-Pierre Paulhac dans le projet intitulé* Gustave Darboux, un photographe du Dahomey dans les années 1920. *Ces nouvelles expositions donneront lieu à l'édition d'un catalogue.*

- La mise à disposition de ***Banques de données d'images*** *accessibles à tous est maintenant possible grâce au travail de Christian Lewicki.*

- La **Communication** *d'I&M s'est beaucoup améliorée grâce au talent de Pascale Nourisson à qui nous devons la mise à jour de notre site internet, notre plaquette de présentation, notre logo général, ainsi que celui qui célèbre cette année nos 20 ans.*

Nous devons aussi notre développement, malgré une conjoncture difficile, à l'aide que nous apportent de nombreux membres du Bureau tels Didier Carité, Raymond Césaire, Ghislain de la Sayette, Christian Lewicki pour l'expédition du Bulletin, *Jean-Pierre Paulhac et Pascale Nourisson, pour les comptes rendus. À nos correspondants locaux : Frank Ogou (Bénin), Diadiari Combary et Jean-Claude Wallet (Burkina Faso), Évelyne Lodugnon (Côte d'Ivoire), Sébastien Philippe et Domossé Konaré (Mali), Cyr Descamps et Isabelle Daubié (Sénégal), Jules Amu (Togo), János Riesz (Allemagne), François Bioche (Belgique). Et aussi à tous nos membres qui fournissent par leurs études une importante contribution au* Bulletin, *sans oublier les donateurs et bienfaiteurs qui permettent l'équilibre de notre budget.*

Nous envisageons donc l'avenir avec sérénité et vous adressons les meilleurs vœux de notre Bureau.

Stéphane Richemond

Vie associative

Réunions de Bureau

- **Notre réunion de Bureau d'automne** s'est tenue au Vésinet, **le samedi 4 octobre 2014**, de 9h30 à 12h30, sur l'ordre du jour suivant :

1) Approbation du compte rendu de la réunion du 28 juin 2014. 2) Vie associative – adhésions – radiations – expositions à venir. 3) Bulletin n°42. *4) Contributions attendues pour le* Bulletin d'hiver (n° 43). *5) Prochains* Cahiers. *6) 20e anniversaire d'Images & Mémoires. 6) Questions diverses.*

- **Notre section malienne s'est réunie le vendredi 31 octobre 2014** au musée du district de Bamako pour définir les projets futurs au Mali de notre association.

Étaient présents, de gauche à droite, *Harouna Keita, Haoua Diarra (Directrice du Musée), Domossé Konaré (correspondant local), Abdoulaye Sylla, Soungalo Koumaré, Florence Sawadogo, Mamadou Danté ainsi que Stéphane Richemond.*

Étaient excusés : *Moustapha Diallo, en voyage, Sébastien Philippe (correspondant), en voyage.*

- **La réunion de Bureau d'hiver** s'est tenue **samedi 10 janvier 2015** au Vésinet. À l'ordre du jour :

1) Approbation du compte rendu de la réunion du 4 octobre 2014. 2) Approbation des comptes rendus de l'AGO et de la réunion de Bureau du 29 mars 2014. 3) Vie associative – adhésions – radiations – Nos expositions passées et prochaines. 4) Les Bulletins *d'automne (n°42), d'hiver (n°43) et de printemps (n°44). 5) Les prochains* Cahiers. *6) Les* Catalogues *d'Images & Mémoires. 7) Le 20e anniversaire d'Images & Mémoires. 8) Prix des* Bulletins *anciens (actuellement à 5 € franco de port pour l'Europe - le port est de 4,60 € pour la Belgique). Prix des* Cahiers *(En particulier, il faudrait définir un prix « Libraire », question des frais de port). Prix des* Catalogues *(Prix pour les particuliers, prix pour l'Afrique, et prix « Libraire »). 9) Questions diverses (dates des prochaines réunions)*

Au cours de cette réunion il a été décidé de fixer le prix des *Bulletins* à 5 euros (+ port) pour les adhérents et à 10 euros (+ port) pour les non-adhérents. Le prix des *Cahiers* et des *Catalogues* de moins de 48 page est fixé à 10 euros (+ port) pour les adhérents et à 15 euros (+ port) pour les non-adhérents.

Les prix à destination des libraires sont de 10 euros pour les *Cahiers* et *Catalogues*, sauf pour l'Afrique où ils sont de 4 500 francs CFA pour un prix de vente en librairie de 6 500 CFA.

Nos prochaines réunions de Bureau sont **prévues les samedis 11 avril et 27 juin 2015** de 9h30 à 12h30 au siège d'Images & Mémoires. Nous rappelons que tous nos membres peuvent y participer.

20e anniversaire d'Images & Mémoires (2015)

Notre association, fondée en mars 1995, fêtera cette année son vingtième anniversaire. Une commission d'organisation se réunit toutes les six semaines, chaque après-midi suivant nos réunions de Bureau, ainsi qu'un samedi matin, entre les réunions de Bureau. Jean Michel Andrault, Pascale Nourisson, Jean-Pierre Paulhac et Stéphane Richemond font partie de cette commission.

Pour cet anniversaire, nous avons prévu une exposition iconographique intitulée *Charles Boirau, un humoriste de l'outre-mer*. Jean-Luc Le Bras est responsable de ce projet qui donnera lieu à la publication d'un catalogue édité dans notre nouvelle série. L'exposition devrait être inaugurée un samedi après-midi de septembre ou d'octobre prochain, après notre assemblée générale prévue le matin et le repas qui suivra.

Nos nouveaux adhérents

Nous souhaitons la bienvenue à nos nouveaux adhérents :

- **352 Kandioura COULIBALY**, intéressé par l'iconographie du Mali
- **353 Henry POT**, intéressé par l'iconographie du Mali
- **354 Régine BONNAIRE**, intéressée par iconographie d'outre-mer

Nos membres bienfaiteurs et donateurs

Nous remercions chaleureusement :

- *Nos membres bienfaiteurs :* **Raymond Césaire, Isabelle Daubié, Pierre Diamantidis, Philippe Fages, Olivier Richemond, Stéphane Richemond**
- *Nos membres donateurs 2014 :* **Jean Michel Andrault, Gilles Fédière, Christraud Geary, Arlette Laurent-Debard, Jean-Luc Le Bras, Jean-Pierre Le Loarer**, **Philippe Oberlé, János Riesz, Ghislain de la Sayette**
- *Nos membres donateurs 2015, à ce jour :* **Guy Hughes, Jean-Pierre Le Loarer**

Ils contribuent très sensiblement à l'équilibre de notre budget.

Isabelle Daubié, Olivier et Stéphane Richemond ont renouvelé leurs aides en 2014.

Rappelons l'article V de nos statuts concernant les membres bienfaiteurs :
« Sont membres bienfaiteurs ceux qui versent volontairement une cotisation au moins égale à dix fois la cotisation annuelle ou ceux qui auront offert un service facturable équivalent. Sont membres donateurs pour l'année en cours ceux qui versent volontairement une cotisation au moins égale à deux fois la cotisation annuelle. Le titre de membre bienfaiteur ou de membre donateur est décerné par le Bureau après constat par celui-ci du don ou du bienfait en faveur de l'association. »

Les cotisations et dons donnent lieu à une attestation permettant, selon la fiscalité française en vigueur, de récupérer 66 % de leur montant.

Manifestations et expositions I&M : projets en cours

Nos expositions se tiennent le plus souvent hors de France et sont alors définies en étroite collaboration avec nos sections locales. Elles ont, en principe et prioritairement, lieu dans des établissements (Instituts Français, Musées Nationaux…) membres de notre association ou dont les responsables sont membres de notre association. Le problème de l'espace d'exposition ne se pose généralement pas.
*La contribution d'I&M se réduit le plus souvent à l'apport d'images commentées, à la conception des panneaux d'exposition, des affiches et des flyers. En général, le budget de l'exposition ne permet pas d'impression sur kakémono ou panneaux en foamex. Pour cette raison, nous imprimons nos panneaux sur papier format A3 ou A2. I&M fera prochainement l'acquisition de cadres au Burkina-Faso et au Togo. Notre participation au**x** budgets d'exposition est en général inférieur**e** à 1000 €, ce qui peut sembler faible en regard des budget**s** consacré**s** aux expositio**ns** en Europe, cependant ceci doit être rapporté au nombre de visiteurs qui, en Afrique subsaharienne francophone, à l'exception du Sénégal et de la Côte d'Ivoire, dépasse rarement quelques centaines.*

- **Exposition *Ouagadougou 1950 - 1960***

Cette exposition a été installée au Musée National du Burkina Faso à la fin du mois d'octobre 2014. En raison de la diffusion du virus Ébola qui menace le pays, l'inauguration n'a pu avoir lieu comme c'est le cas de toutes les manifestations de ce genre dans le pays. Nous avons donc décidé d'une petite présentation informelle que nous avons dû déplacer à la dernière minute en raison d'une grande manifestation prévue dans la capitale. Nous avons fini par nous retrouver au nombre d'une quarantaine pour la visite de l'exposition qui fut suivie d'un petit cocktail. Le lendemain, une nouvelle manifestation provoqua le départ du président du Faso.

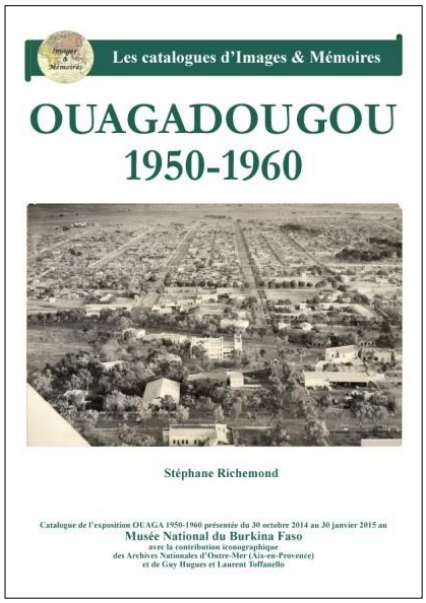
Exposition Ouaga 1950-1960* - De gauche à droite : *Ali Louguet, Diadiary Combary, le professeur Claude Sissao, Emmanuel Bayala, Alimata Sawadogo, Léontine Zerbo, Stéphane Richemond, Nadège Sawadogo.

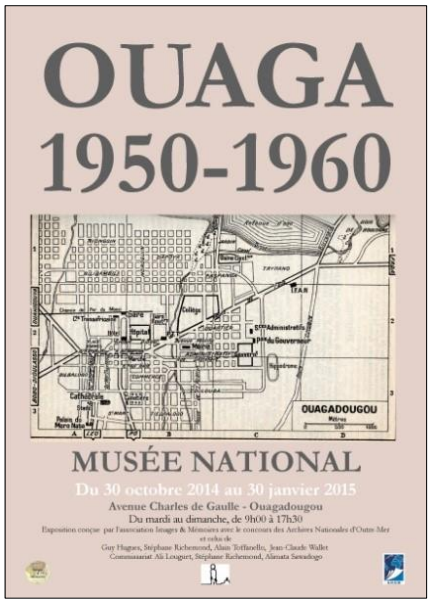
L'exposition présente une sélection de cent photographies de Ouagadougou prises dans les années 1950, présentées sur 30 panneaux de format A2.

Plusieurs collectionneurs privés ont apporté une importante contribution parmi lesquels Guy Hugues, Laurent Toffanello et Stéphane Richemond. De leur côté les Archives nationales d'outre-mer ont mis gracieusement à notre disposition 22 photographies anciennes.

Un catalogue de 36 pages reprenant les panneaux présentés a été publié à cette occasion.

Commissariat : Alimata Sawadogo, directrice du Musée national, assistée d'Ali Louguet, et Stéphane Richemond.





Ci-dessus : ***La visite lors de l'inauguration***

À gauche : ***Le*** **Catalogue** ***et l'affiche de l'exposition***

Au centre de l'affiche : le plan de Ouagadougou en 1958

À gauche : ***Ouagadougou – Le Palais de Justice***. Photographie anonyme (Collection Guy Hugues).

À droite : ***Ouagadougou - Le Buffet Hôtel***
Carte postale éditée par Hoa-Qui. HQI-2792 (Collection Laurent Toffanello).

Le Buffet-Hôtel (Buffet de la Gare) de la Compagnie des Wagons-Lits comprenait à l'origine 7 chambres avec douche. Il fut augmenté d'une annexe à l'arrière peu après l'indépendance.
En 2002, il fut agrandi d'environ 5,5 m à l'avant de telle sorte que la trace de la marquise ici visible se retrouve aujourd'hui sur le plafond du hall de réception. La nouvelle façade fut conçue dans le même style néo-soudanais.
L'Hôtel comprend maintenant 73 chambres. Il est appelé aujourd'hui RAN-Hôtel (Régie Abidjan-Niger) comme celui de Bobo-Dioulasso.

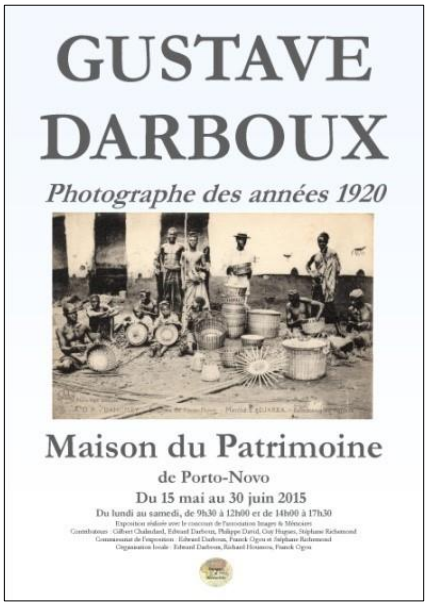
À gauche : ***Les Bureux de l'Énergie de l'AOF***
Photographie anonyme, 1957 (Fonds des Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence, 30Fi2/43).

À droite : ***La Companie Française d'Afrique de l'Ouest***
Photographie anonyme, 1959 (Fonds des Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence, 30Fi2/44).

Nous réfléchissons avec Diadiari Combary et Jean-Claude Wallet, nos correspondants à Ouagadougou et à Bobo-Dioulasso, à plusieurs projets qui pourraient voir le jour en 2016. L'Institut Français de Bobo-Dioulasso nous a fait part de son intérêt pour une exposition sur Bobo, du même type que celle que nous venons de présenter à Ouagadougou.

- **Exposition *Histoire postale du Burkina Faso***

Nous avons pour projet la présentation à Bobo-Dioulasso de cette exposition que nous avons déjà montrée à Ouagadougou en 2013 avec l'association COL.FRA. L'exposition était constituée principalement de documents des collections de Peter Kelly et d'Alain Millet. Nous cherchons un lieu d'accueil. L'Institut Français de Bobo-Dioulasso ne semble pas donner de suite positive.



- **Exposition *Kati 1900-1960***

L'exposition consacrée à Kati a été présentée comme prévu le 1er novembre au Musée de Bamako. Notre *Bulletin* s'en fait plus loin l'écho.

- **Exposition *Gustave Darboux, photographe des années 1920***

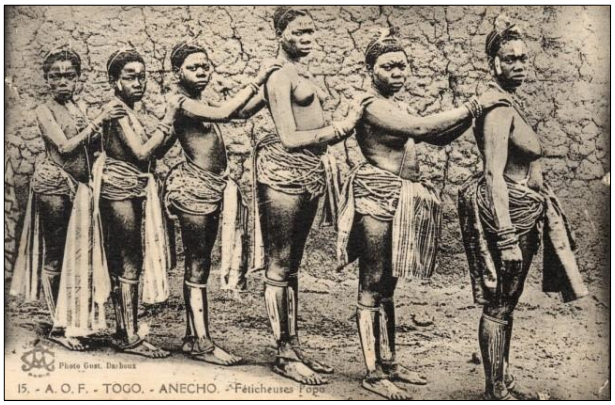
Edward Darboux, Franck Ogou, Jean-Pierre Paulhac et Stéphane Richemond unissent leurs efforts pour mener à bien ce projet d'exposition qui devrait voir le jour en 2015 au Bénin.

L'exposition comprendra en principe une vingtaine de panneaux de format A2.

Elle pourrait être présentée simultanément à l'Institut Français de Cotonou et à la Maison du Patrimoine et du Tourisme de Porto-Novo. Rappelons que cette dernière a déjà accueilli trois de nos expositions. Un catalogue est actuellement en cours de rédaction. Notre section locale a fait l'acquisition de cadres de format A2 qui pourront aussi servir à nos expositions de Lomé.

Contributeurs : Gilbert Chalindard, Edward Darboux, Philippe David, Guy Hugues, Stéphane Richemond.

Organisation matérielle locale : Franck Ogou.



À droite : ***Togo – Anécho – Féticheuses Popo.***
Carte postale Photo Gust. Darboux (Collection Philippe David).

- **Exposition *Images de Gao 1930-1960***

Notre exposition est très avancée et pourrait d'ores et déjà remplacer l'exposition consacrée à Kati qui se tient au Musée de Bamako, à l'issue de celle-ci. Cependant, nous nous donnons le temps de l'améliorer et de concevoir un catalogue.

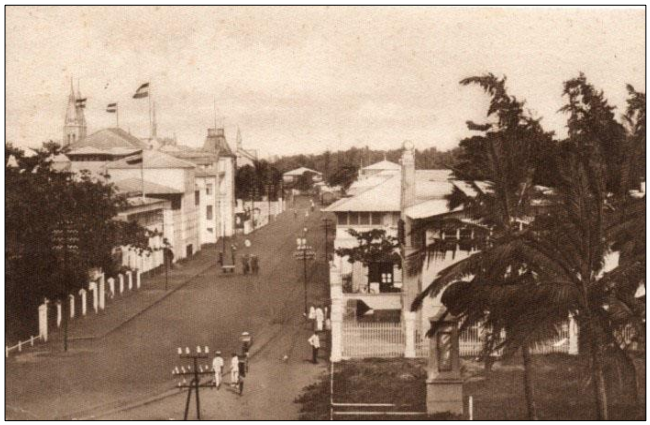
- **Exposition *Le Train d'Abidjan au Niger***

Jean-Jacques Fadeuilhe est le concepteur de cette exposition qui devrait être présentée à Abidjan cette année. En février dernier, une première partie avait été montrée à l'Espace Decauville, à Voisins-le-Bretonneux. Elle correspondait au tronçon Abidjan-Bouaké. La seconde partie, consacrée au tronçon Bouaké-Ouagadougou, est maintenant achevée.

Principaux contributeurs : Jean-Jacques Fadeuilhe, Jean Batailler, le Musée national du Burkina Faso.
Nous allons aussi solliciter les Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence.

- **Exposition *Lomé 1884-1914***

Après avoir exposé dans la capitale togolaise *Lomé – Images des années 1950*, au Goethe Institut en 2013, et *Lomé 1920-1945* avec l'Institut Français du Togo, nous avions pour projet de présenter au printemps 2015 l'exposition *Lomé 1884-1914* avec ce dernier partenaire. Les difficultés liées au déménagement de l'Institut Français dans les anciens locaux rénovés de l'Orstom nous conduisent à reporter cette exposition. Nous continuons cependant à travailler sur ce sujet.



À gauche : *Hamburger Strasse in Lome* (La rue de Hambourg, devenue rue du Commerce, en 1920, et rue Sylvanius Olympio, en 2005).

À droite : *Marktstrasse mit dem Markthallen*

La Markstrasse prit en1920 le nom d'avenue Foch. C'est aujourd'hui l'avenue du Grand Marché.
Notons que l'ancienne rue du Marché, aujourd'hui rue Tokmaké, portait le nom de Bremerstrasse à l'époque allemande.

- **Exposition *Charles Boirau, un dessinateur de l'outre-mer***

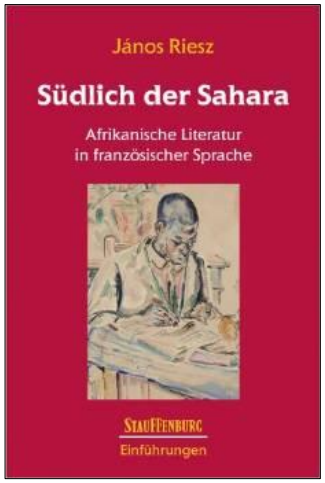
Jean-Luc Le-Bras est l'unique concepteur de cette exposition qui devrait être inaugurée à l'issue de notre prochaine Assemblée Générale Ordinaire dans le cadre de notre vingtième anniversaire. Elle devrait se tenir à la Mairie du VIIe arrondissement de Paris durant une ou deux semaines. La publication d'un catalogue sous forme de *Cahier d'I&M* est prévue. Notre demande auprès de la Mairie du VIIe n'a pas encore reçu de réponse.

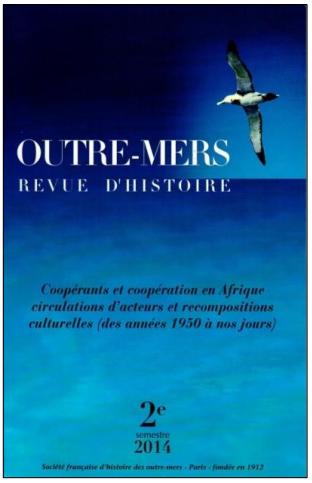
Les élections au Sénégal - Devant un bureau de vote

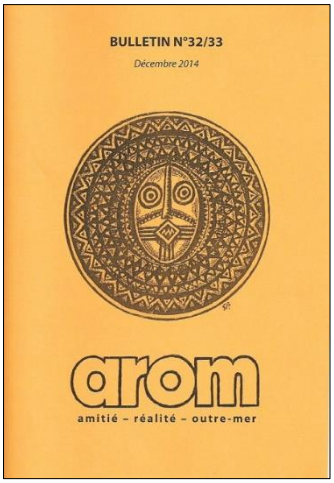
Publications d'I&M et de nos adhérents et amis

- **Projet de *Cahier* et d'exposition consacré aux territoires d'outre-mer dans la Grande Guerre**

Dans le cadre de notre vingtième anniversaire, notre association à entrepris un travail collectif sur les territoires ultramarins (Afrique, Asie, Amériques, Océanie) dans la Grande Guerre. **Alain Tirefort** est le chef de ce projet qui donnera lieu à la publication d'un *Cahier* en 2015 et à une exposition si l'iconographie est suffisante.







- Notre ami **János Riesz**, professeur émérite à l'université de Bayreuth, a publié récemment l'ouvrage en langue allemande *Südlich der Sahara. Afrikanische literatur in französischer Sprache* (*Au sud du Sahara – La littérature africaine francophone*), Tübingen, Stauffenburg Verlag, 2013, 465 pages. Ainsi que "Aux origines d'un concept et d'un discours de la « Francophonie » vu de France et d'Allemagne", dans *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, sous la direction de Claude Coste et Daniel Lançon (Paris, Champion, 2014, p.63-76).

Il nous informe par ailleurs de la publication de "La Reine Pokou, mère fondatrice du peuple Baoulé : mythe fondateur de la nation ivoirienne", dans *Les héros culturels – récits et représentations*, sous la direction de Dominique Ranaivoson et Valentina Litvan (Saint-Maur-des-Fossés, Sépia, 2014, p.91-108).

Nous profitons de l'occasion pour rappeler deux des derniers ouvrages de J. Riesz : *De la littérature coloniale à la littérature africaine – Prétextes – Contextes – Intertextes* (Éditions Karthala, Paris, 2007) et *« Astres et Désastres » Histoire et récits de vie africains de la Colonie à la Postcolonie.* Georg Olms Verlag, 2009.

- Notre amie **Odile Goerg**, professeure d'histoire de l'Afrique contemporaine à l'université Paris-Diderot, a coordonné avec Marie-Albane de Suremain, un numéro d'*Outre-Mers revue d'histoire* intitulé « Coopérants et coopération en Afrique : circulations d'acteurs et recompositions culturelles (des années 1950 à nos jours) », p.7-286, n°384-385, 2e semestre 2014. La revue est l'ancienne *Revue française d'Histoire d'outre-mer* publiée par la Société Française d'Histoire d'Outre-Mer (SFOM).

Notre *Bulletin* s'est déjà fait l'écho de nombreuses publications d'Odile Goerg.

- **Le *Bulletin n°32-33* (décembre 2014) d'arom (amitié - réalité - outre mer) www.arom-asso.com**

Nous avions un peu trop vite anticipé dans notre précédent *Bulletin* la sortie du *Bulletin n°32* d'arom, qui s'est transformé en un numéro double, toujours aussi riche et varié. L'éditorial de Raymond Césaire, "Michaëlle Jean, nouvelle icône de la Francophonie", est suivi d'un entretien avec Mme G. Pau-Langevin, Ministre des Outre-mer. La partie « Réflexions sur le temps passé et présent » propose cinq articles : "La réforme des Secteurs de Sécurité (RSS)" (extrait de documents du MAED) ; "Le redéploiement de l'armée française dans la bande saharo-sahélienne (BSS) : une priorité pour la France" (François-Yann Hérault) ; "Conseiller juridique du commandement français en Centrafrique, opération Sangaris 07/12/13-02/04/14" (Cécile Reliaud) ; "La Tunisie à la croisée des chemins" (Henri de Coignacq) ; "Les élections en Guinée Bissau, un succès de la CEDEAO" (Éric Lem).

Ces études sont complétées par une abondante rubrique d'actualité : presse, librairie, manifestations diverses ; la chronique des associations amies ; des hommages aux disparus.

- **Le *Bulletin philatélique* de COL.FRA (4E trimestre 2014)**

L'association COL.FRA, spécialisée dans l'histoire postale des pays d'outre-mer, et partenaire d'I&M, publie un *Bulletin* trimestriel très bien illustré.

Le sommaire de ce numéro de 32 pages (plus un supplément associatif) propose quatre études. Pierre Puech fournit la troisième partie (1930-1944) de son travail sur "Les épreuves de Guyane" ; Guy Venot poursuit son panorama "(Des) marques postales du Tchad" (de Biltine à Massakory) ; Laurent Baudin, dans "Bleu, blanc et rouge", examine les cachets spécifiques utilisés de 1885 à 1904 pour les courriers en franchise du Corps expéditionnaire au Tonkin, sur les paquebots des Messageries Maritimes ; enfin, Alain Millet présente "Les messageries automobiles en Nouvelle-Calédonie" (article illustré de belles cartes postales).

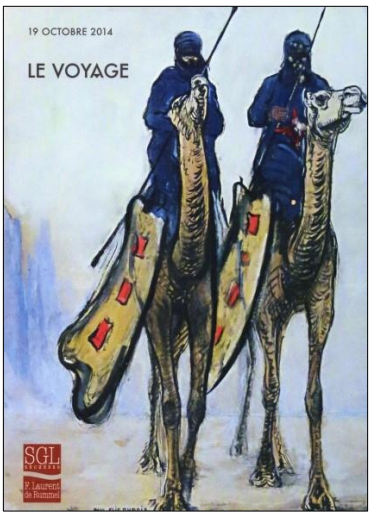
Ces études sont complétées par les rubriques d'actualité, de questions-réponses, et une courte synthèse sur les timbres taxes de Tunisie de 1888 à 1901.

Renseignements : Col.fra, BP 628, 75367 Paris Cedex 08 – site internet : **www.colfra.com**

Ventes et salons

- **Vente aux enchères sur le thème du voyage à Saint-Germain-en-Laye**

Comme chaque année en octobre et en mars, une vente aux enchères intitulée « Le Voyage » est organisée 9, rue des Arcades, à Saint-Germain-en-Laye (78). La dernière s'est tenue **dimanche 19 octobre 2014, à 14h30**. La Société de Ventes Frédéric Laurent de Rummel y a dispersé 300 lots : peintures, sculptures, dessins, photographies, affiches et objets divers concernant l'outre-mer. La salle de ventes est à une distance piétonnière de la gare RER de Saint-Germain-en-Laye (Ligne A).

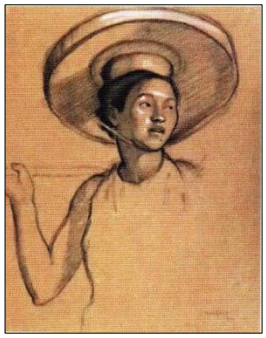


En particulier, un album de 164 photochromes en couleur (16x27,5 cm) figurant des sujets européens et orientalistes (environ 50), fut proposé. Estimation 2 500-3 000 € (+22,2 % TTC de frais).

À gauche et ci-dessous :
Photochromes appartenant à l'album précité.

Citons de même l'aquarelle originale figurant *Les Touaregs du Hoggar* de Paul-Élie Dubois, signée en bas à gauche et portant au dos la mention manuscrite signée de l'artiste : « Ce dessin est l'original qui a été reproduit sur la couverture de *L'Illustration*, le premier numéro concernant l'Exposition coloniale de 1931… Paul-Élie Dubois, peintre de la Mission du Hoggar de 1928 ». Adjugée 15 000 € pour une estimation 3 000 à 4 000 €, cette aquarelle est représentée en couverture du catalogue de la vente (ci-dessus).

L'Indochine était à l'honneur avec plusieurs dessins d'André Maire et une peinture datée de 1951 figurant une étudiante vietnamienne (est. 5/8 000 €). Évoquons aussi cinq portraits de Vietnamiens signés de Bao Nguyen et un dessin à la mine de plomb rehaussé de gouache de Jean Bouchaud représentant une Tonkinoise (daté de 1931).

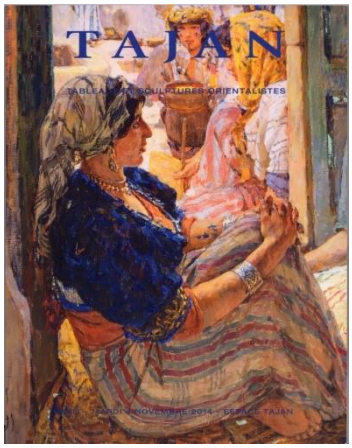


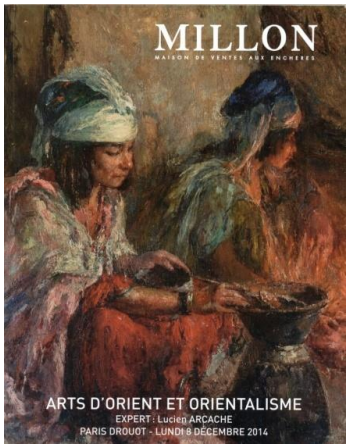
Ci-contre, de gauche à droite :

- *La Tonkinoise* de Jean Bouchaud

- *Vue d'Angkor Vat* et *L'Étudiante vietnamienne* d'André Maire.

Comme à chaque automne, les études Tajan, Million, et Gros & Delettrez ont organisé une vente aux enchères à l'Espace Tajan (Paris VIIIe), et à l'Hôtel Drouot (Paris IXe).



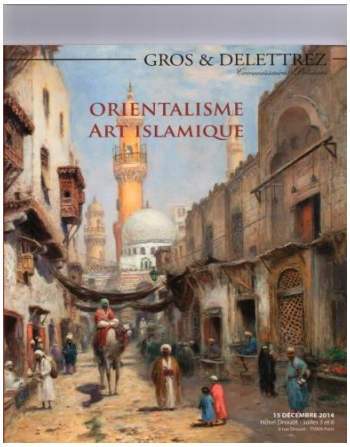


- **Vente de tableaux et sculptures orientalistes à l'Espace Tajan**

L'étude Tajan a mis aux enchères à l'Espace Tajan, 37 rue des Mathurins, 58 tableaux et sculptures le 4 novembre 2014. La prochaine vente aura lieu en juin, comme chaque année. Ces ventes sont moins importantes, à la fois en qualité et en quantité, depuis le départ de l'expert Lucien Arcache, pour l'étude Millon.

- **Vente d'art d'Orient et Orientalisme de l'étude Millon à l'Hôtel Drouot**

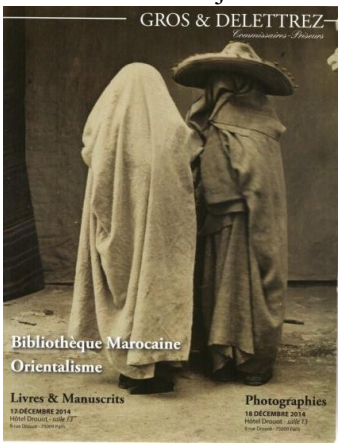
Elle s'est tenue le 8 décembre 2014 et a donné lieu à la dispersion de 275 lots d'art islamique (175 environ) et de tableaux et sculptures orientalistes (100 environ). L'étude devrait organiser une autre vente de ce type en juin prochain.



- **Ventes d'Orientalisme par l'étude Gros et Delettrez**

Plusieurs ventes consacrées à l'orientalisme ont été organisées l'automne dernier et cet hiver.

La première, consacrée à l'orientalisme et à l'art islamique s'est tenue le 15 décembre dernier et a donné lieu à la dispersion de 305 lots constitués principalement de tableaux et sculptures orientalistes mais aussi de meubles orientaux et d'objets d'art islamique. Une seconde vente d'Orientalisme & Africanisme a mis aux enchères, le 28 janvier 2015, 376 lots de livres, manuscrits, iconographie et objets commémoratifs. En particulier ont été proposés de nombreuses affiches ayant trait à l'Afrique du Nord, des certificats de pèlerinage ainsi que des photographies. Citons un ensemble de photographies de Jean Salze figurant des vues du Liban, d'Iran et de Syrie et, du même auteur, des reportages photographiques au Cambodge et au Vietnam.



- **Ventes de Livres & Manuscrits orientalistes, puis de Photographies, par l'étude Gros & Delettrez**

Deux ventes orientalistes successives se sont tenues les 17 et 18 décembre 2014 à l'Hôtel Drouot. La première journée fut consacrée principalement à des ouvrages et gravures sur le Maroc. Évoquons aussi un ensemble d'images orientales relatives au pèlerinage à la Mecque, dont de jolis certificats de

pèlerinage pour autrui. 280 lots furent soumis aux enchères lors de cette vente.

L'après-midi du lendemain était consacrée à une vente de photographies orientalistes au cours de laquelle deux cents lots environ furent proposés. Le première partie de la vente a dispersé une collection marocaine comprenant des œuvres de photographes peu connus comme George Washington Wilson (1823-1895), Marcelin Flandrin (1889-1957), Jean Besancenot (1902-1992). La majorité des photographies présentées sont reproduites dans les ouvrages cités dans l'encadré ci-contre. Le catalogue donne des éléments biographiques extraits de l'ouvrage de Daria de Beauvais et d'Annie-Laure Wanaverbecq.

Bibliographie

Daria de Beauvais, Annie-Laure Wanaverbecq, *1870-1930, 60 ans de photographie au Maroc*, Casablanca, Venise Cadre, 2010.

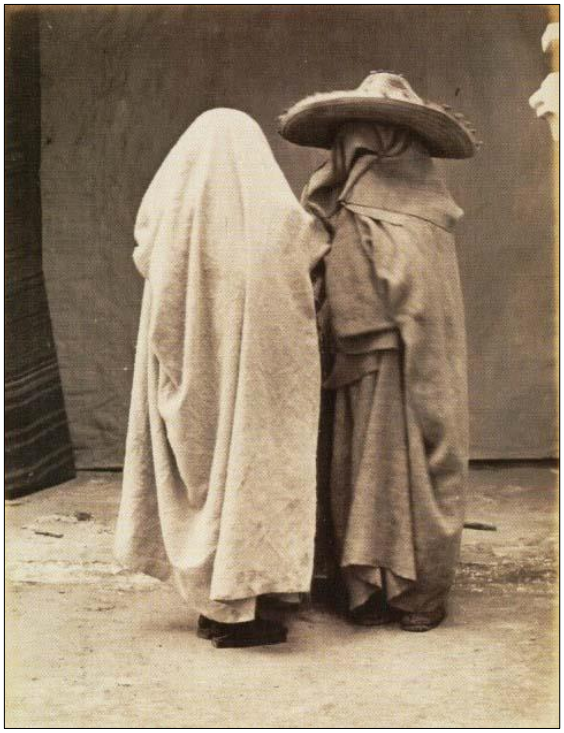
Rafael Garofano Sanchez, *Gibraltar, sur de Espana y Marruecos en la Fotografia Victoriana de G. W. Wilson & Co.*, Cadiz, Diputacion Provincial de Cadiz, 2005.

Rachid Taferssiti et alii, *Tanger et Tétouan. Les débuts de la photographie, 1870-1900*, Paris, Somogy - Éditions d'Art, 2003.

Paul Dahan et alii, *Juifs du Maroc. Fastes et facettes*, Paris, Somogy - Éditions d'Art, 2002.

Tahar Ben Jelloun et alii, *Le désir du Maroc*, Paris, Marval, 1999.

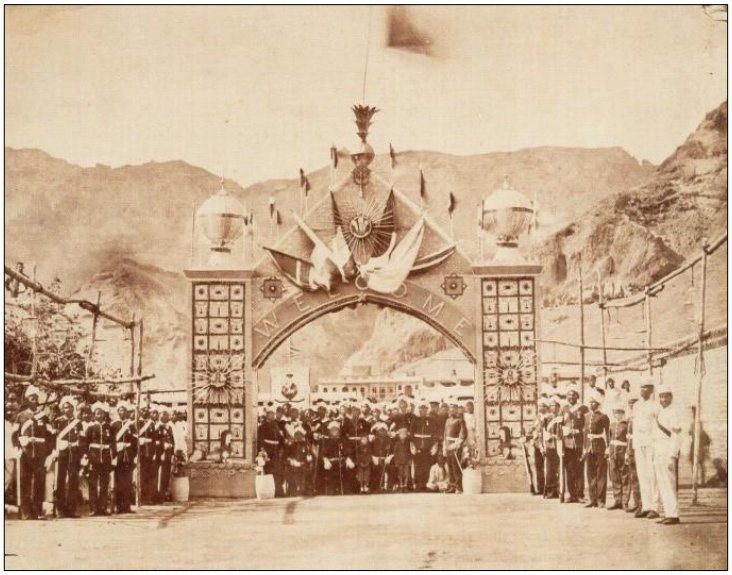
À gauche : George Washington Wilson,
Femme juive – Tanger
Épreuve sur papier albuminé, vers 1870. 21,5 x 16,7 cm.



À droite : Georges Washington Wilson,
Deux Marocaines portant le haïk.
Épreuve sur papier albuminé, contrecollé sur carton souple.
Maroc, vers 1870.

Le manque de place ne nous permet pas de présenter comme il le faudrait cette belle vente dans ce *Bulletin*. Notre prochaine livraison s'en fera à nouveau l'écho. Cependant, nous ferons une exception pour les deux morceaux choisis qui suivent.

Le premier est constitué de huit vues prises par un officier anglais anonyme lors la campagne de pacification de Lahej, près d'Aden (1873-1875). Les deux plus importantes sont des panoramas constitués de quatre épreuves chacun, contrecollées sur carton et portant les légendes *Lahej near Aden. View from the town towards the Camp of the Field Force* et *View from Camp looking towards town of Lahej*. Ces rares panoramas ont 91 cm de long pour 16 cm de hauteur. Appartenaient au même lot deux autres panoramas composés chacun de deux épreuves sur papier albuminé, contrecollées sur cartons légendés *The Crescent, Steamer Point* et *The Barracks and Harbour – Aden*. 15,8x40,8 et 15x42,5 cm. À ceci s'ajoutaient deux épreuves sur papier albuminé contrecollées sur carton, respectivement légendées *1873 – Officers of the Lahej Field Force – Aden* et *Aden 1875 Grenadier Triumphal Arch during the visit of the Prince*.

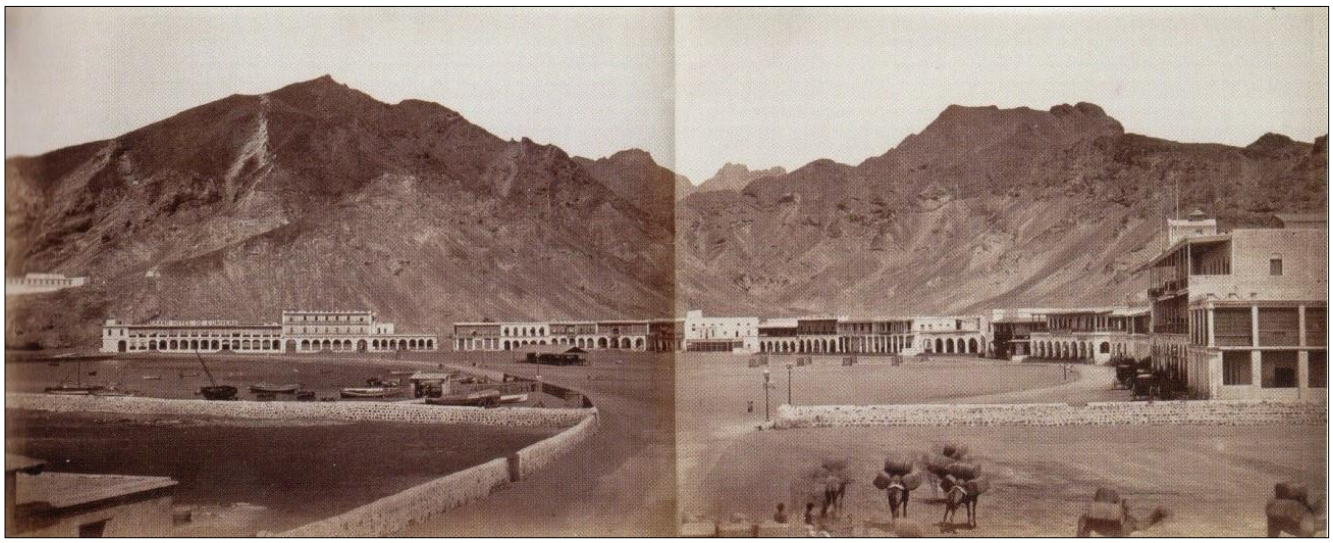


À droite : Officers of the Lahej Field Force
Photographie anonyme faisant partie du lot de huit vues de Lahej vendues 50 000 € frais compris le 18 décembre 2014 par l'étude Gros & Delettrez, un résultat attendu pour une estimation de 30 à 40 000 € (+ 28 % de frais TTC).

L'arche triomphale fut construite pour la venue du Prince de Galles en 1875, à Aden.

Le second était constitué d'un ensemble de vues du Yemen des frères Coutinho et d'autres photographes, souvent des officiers britanniques. Il comprenait 149 épreuves sur papier albuminé (de 3x3,5 cm à 22x28 cm), presque toutes contrecollées sur carton, auxquelles s'ajoutaient quatre panoramas sur papier albuminé, deux composés de quatre épreuves chacun (20x96 cm et 18x95 cm), et deux composés de deux épreuves chacun (20x50 cm environ). Ces vues, prises entre 1880 et 1900, figuraient Aden (Entrée du Port, Steamer Point, Marché, Casernes, Mosquée, Grande Place, Palais du Sultan, Marché aux chameaux…). Les enchères atteignirent 89 600 € frais compris pour une estimation située entre 30 et 40.000 € (+ 28% de frais TTC).

Une fois percé le canal de Suez, en 1869, le port d'Aden constituait une étape importante pour le ravitaillement des navires anglais sur la route des Indes.



***Aden* - Vue panoramique constituée de deux épreuves sur papier albuminé**
D'après les frères Coutinho qui firent partie des premiers photographes anglais installés en Afrique de l'Est, d'abord à Zanzibar puis à Dar es Salam.

Un autre ensemble des frères Coutinho constitué de 32 vues figurant Zanzibar en mars 1899 était proposé dans la vente

La prochaine vente d'orientalisme et d'art islamique de l'étude Gros & Delettrez se tiendra le 22 mai 2015, à l'Hôtel Drouot, à partir de 14h00

- **Salon du Livre et Papiers anciens – Espace Champerret**

Le Salon du Livre et Papiers anciens se tiendra du **13 au 17 février 2015** à l'Espace Champerret. Il réunira environ 120 exposants sur 3 000 m^2, proposant des documents de toutes sortes (imprimés, dessins, gravures, livres anciens, manuscrits, autographes, estampes actions et obligations, presse, cartes postales anciennes, réclames, chromos, photos, affiches et objets (publicitaires, politiques...).

Adresse : 6 rue Jean Ostreicher, 75017 Paris, de 11h00 à 19h00. Entrée 10 €.

- **65e Salon Cartexpo**

Le 65e Salon de la carte postale de collection aura lieu à l'Espace Champerret, les **29 et 30 mai 2015**.
Adresse : 6 rue Jean Ostreicher, 75017 Paris, de 10h00 à 19h00 le vendredi et de 10h00 à 17h00 le samedi. Entrée 4 €.

Réponse à un avis de recherche

Réponse du Père Pierre Boutin des Missions Africaines de Lyon sur la localisation de la photographie ci-dessous (Avis de recherche *Bulletin n°42*)

Les Africains en soutane sont des séminaristes. Ce cliché ne peut dater que lors de la reconstitution du territoire de la Haute-Volta. Avant 1932, il n'y avait que de rares unités de vocations, mais en 1947 elles abondaient. Le style du chapeau semble typique de cette époque. Le cliché a dû être fait sur une frontière. Probablement entre le Soudan français et la Haute-Volta car les séminaristes du Soudan et de la Guinée venaient se former au Grand Séminaire de Pabré en Haute-Volta.

Avec nos remerciements à Pierre Boutin

Avis de recherche – Avis de recherche – Avis de recherche

Architecture coloniale
Recherche toute illustration ou divers document traitant de l'architecture coloniale du Mali, de 1855 (construction du fort de Médine) à 1960 (indépendance du Mali) et plus spécifiquement de l'architecture dite néo-soudanaise (des années 20 aux années 40 environ).
Contact : Sébastien Philippe, edificare@gmail.com

Photographies et cartes postales de Gustave Darboux
Je recherche tout renseignement sur l'œuvre photographique de Gustave Darboux, actif au Dahomey et au Togo, dans les années 1920.
Il me manque les CP n° 2, 10, 17, 19, 20, 22, 26.
Contact : srichemond@hotmail.com

La Régie Abidjan-Niger
Afin de finaliser la seconde partie de l'exposition sur le chemin de fer Abidjan-Niger, je recherche des éléments sur :
- Le bois de chauffe utilisé pour le fonctionnement des locomotives à vapeur,
- Les victimes de la construction (j'ai une liste avec les dates pour les personnels français, mais rien pour les personnels africains)
- Les accidents d'exploitation (déraillements, incendies de wagons, passages à niveau, etc.)

Merci d'avance à ceux qui pourront me donner des éléments ou des pistes.
Contact : jj.fadeuilhe@wanadoo.fr

Histoire Postale du Cameroun
Après plus d'une année de travail de documentation et d'archives en France, j'ai besoin de compléter mes informations par des entretiens, une mission de recherche complémentaire au Cameroun étant prévue.
Dans le but de concevoir un terrain de recherche plus proche de moi (vu les moyens parfois limités), j'ai pensé interroger non seulement les anciens postiers qui ont eu à travailler au Cameroun dans les années 1950, 1960 et 1970, mais aussi toute autre catégorie d'administrateurs et coopérants français ayant résidé au Cameroun durant cette période, en espérant que certains sont encore en vie.
Auriez-vous une idée de ces hommes et femmes français, qui ont servi dans l'administration ou ont été au Cameroun durant cette période ?
Toutes informations allant dans ce sens que vous jugeriez utiles de mettre à ma disposition me seront importantes.
Contact : Ranese Tchamba Ngotom, ranesagracia@yahoo.fr

Les Salons Algériens des Beaux-Arts
Nous recherchons toute information sur les associations artistiques suivantes :
- La Société des Artistes Algériens et Orientalistes
- L'Union Artistique de l'Afrique du Nord

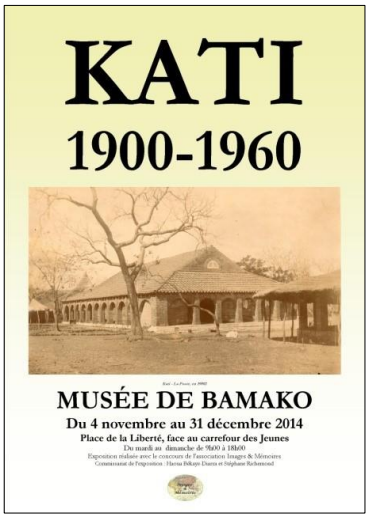
ainsi que sur les Expositions Artistiques de l'Afrique Française.
Contact : srichemond@hotmail.com

Iconographie ancienne sur Lomé
Nous recherchons et achetons des photographies et cartes postales anciennes sur la ville de Lomé.
Contact : srichemond@hotmail.com

Inauguration au Musée de Bamako de l'exposition :

Kati 1900-1960

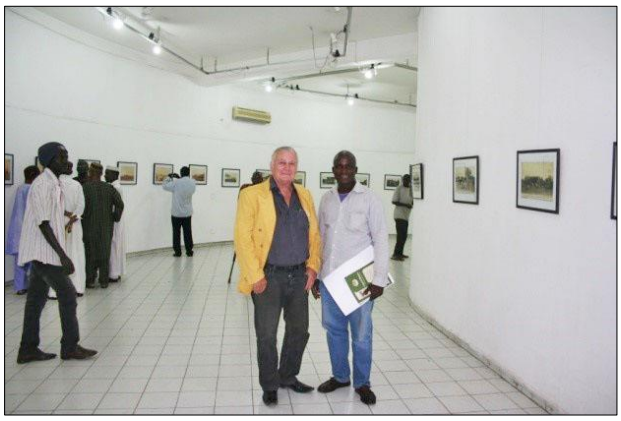
par Stéphane Richemond



Fidèle au Musée de Bamako, notre principal partenaire au Mali, l'exposition *Kati 1900-1960* est la septième que nous présentons dans la capitale malienne, et la cinquième au Musée de Bamako après *1908-Bamako capitale du Haut-Sénégal-Niger*, *L'Afrique en Noir et Blanc du fleuve Niger au Golfe de Guinée*, *Bamako 1960* et *Bamako 1920 - Hommage aux frères Mähl*[1]. Elle a remplacé cette dernière exposition qui y était toujours présentée.

L'inauguration s'est tenue comme prévu le samedi 1er novembre 2014 à 17h00, dans la grande salle du musée, et fut suivie d'un cocktail. Soixante-dix-neuf agrandissements photographiques étaient présentés sous cadre en format A3. Ils figuraient principalement des vues de Kati des années 1920, mais présentaient aussi des clichés réalisés par Edmond Fortier lors de son voyage au Soudan (1905-1906). Mentionnons un bel ensemble de photographies inédites de 1902. Il est envisagé que l'exposition se déplace à Kati. Notre ami Mamadou Danté y travaille, sur place.

La commune de Kati, située sur les hauteurs de Bamako, doit son existence à l'implantation du deuxième régiment de tirailleurs sénégalais venu de Kayes dans le camp militaire installé, en 1896, à l'initiative du gouverneur Edgard de Trentinian. Toute la vie de Kati a largement été tributaire de la présence du camp de tirailleurs (et de leurs familles).



[1] À ces expositions s'ajoutent *L'Afrique d'Hier à Demain cinquante ans après les Indépendances* présentée en 2011 au CCF et *Histoire postale du Mali* au Musée de la Poste en 2012.

Quelques vues de Kati en 1902

La maison du résident civil

Le logement des sous-officiers

Le logement du colonel

Le village

Le camp des conducteurs

Case indigène

Cuisine à Kati

Bœufs porteurs

La voiture du 2e régiment de Sénégalais

Vers la route des convois

La route des convois de Kati à Kita

Le talus du chemin de fer

[Collection SR]

« *An tan Lontan* »[1], Femmes créoles de Martinique Quelques cartes postales du début du XXe siècle

par Alain Tirefort

Ouvrières, porteuses, lavandières, marchandes, domestiques, courtisanes, les « femmes de couleur » - mulâtresses ou métisses[2]- jusqu'à la Première Guerre mondiale portent toutes « le costume », parfois même jusqu'à l'usure[3]. À tenter de faire l'inventaire du vestiaire des Martiniquaises, à partir de l'iconographie de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, on ne peut que constater le peu de variété de leur garde-robe[4] hormis les quelques variantes dues à leur fonction, leur catégorie sociale et leur âge. Les grandes différences relèvent plutôt de la manière de porter les vêtements d'extérieur (posture, gestuelle), ainsi que des couleurs et des accessoires ; coiffes, foulards d'épaule et bijoux[5], qui seuls mériteraient un développement plus conséquent.

Costumes antillais, au Jardin de Balata à Fort-de-France

La presse - *L'Illustration, Le Monde colonial illustré, La Mode illustrée* -[6], les objets de collections - les poupées coloniales, comme celles qui ont été présentées lors des expositions coloniales -, et l'iconographie - estampes, peintures, cartes postales, images publicitaires[7]-, outre la mémoire des anciens, nous offrent d'édifiants témoignages du vestiaire créole antillais, ainsi que de certaines figures gardées en mémoire par la littérature ou les chansons : la Titane, la Matadore ou encore la Da.

L'objectif de ce texte est de fournir quelques clefs de lecture pour une poignée de cartes postales empruntées au petit recueil *Femmes créoles* paru chez HC Editions en 2007. Classées/numérotées parfois sous la rubrique « Type » / « Type et Costume Créoles », - ces « *arrogante(s) beauté(s) tropicale(s) - des fillettes aux fleurs fanées* »[8] nous remettent en mémoire « *antan lontan* », un temps qui n'est plus.

Les clichés sélectionnés, à l'image des autres par ailleurs, traitent des robes d'extérieur « élégantes », « *d'une riche mode qui tend à disparaître* » ; d'où une sous-représentation de « la gaule/gaulle/golle » - ample peignoir flottant -, une robe d'intérieur plus ou moins ouvragée selon le rang social de la personne qui la porte, ainsi que

---

[1] Créole martiniquais = « *Au temps jadis* ».

[2] Ce, entendu au sens étroit de ce terme. Au sens large, l'expression « femme de couleur » concerne l'ensemble de la population féminine non-blanche. Les légendes de cartes postales ont souvent recours au terme « câpresse », métisse de noir et de mulâtre.

[3] Ainsi peuvent s'expliquer le peu de robes anciennes parvenues jusqu'à nous, ainsi que la rareté de ce type de source (à caractère patrimonial) dans les musées antillais.

[4] Voir Danielle Evelyne Granvisir-Clerc, *Le costume créole à la Martinique de la fin du XIXe siècle aux années soixante. De l'usage à l'instrumentalisation*, mémoire de Maîtrise d'Histoire, UAG, Martinique, 2005. Lyne-Rose Beuze, *Costumes créoles, mode et vêtements traditionnels des Antilles françaises de 1635 à 1948*, Édition Fabre Domergue, 1999.

[5] Des épingles à cheveux aux broches, boucles d'oreille (créole, dormeuse, pomme cannelle, pampille, fagot de canne…), chaînes, colliers (forçat, collier choux, collier grain d'or…), bracelets.

[6] Voir, à titre d'exemple, l'*Illustration* du 5 septembre 1931 (textes et peintures de J.B. Wilkinson) ou du 23 novembre 1935, le numéro 150 du *Monde colonial illustré* de janvier 1936.

[7] Étiquettes de rhum en particulier. Cf., en Martinique, les fonds publicitaires de la Bibliothèque Schoelcher ou de la Fondation Clément.

[8] Légendes de cartes postales. Une remarque cependant, déjà mentionnée dans un bulletin précédent : "La Martinique et la carte postale ancienne", *Bulletin n°34*, I&M, printemps 2010. Ce type d'ouvrage souffre d'un manque de données ; outre une date précise - l'âge d'or de la CP couvrant les années 1900-1920 -, le nom de l'éditeur, du photographe, la série et le numéro de série.

des vêtements de couleur sombre, usagés et rapiécés des milieux populaires, lorsqu'ils vaquent à leurs tâches quotidiennes. De même les tenues portées par les femmes indiennes n'ont-elles pas été ici prises en compte.

Un Groupe de Passagères Créoles
à Fort-de-France

Deux grands types de costumes

Apparemment figés dans leur ligne comme dans leur forme, des années 1880 à la Grande Guerre, deux types de costumes caractérisent le vestiaire des femmes créoles à la Martinique : la jupe-chemise et la douillette.

Le costume jupe-chemise se compose de deux pièces ; une chemise d'un seul tenant, du buste aux chevilles, plus ou moins décolletée, et une ample jupe de dessus, plissée, à courte traîne, taillée dans un tissu plus luxueux, que l'on ramène sur le côté. Ce « jeu de retroussis » permet de dévoiler le jupon brodé, les bottines vernies[9] ou les chevilles, si la personne en question marche pieds nus. Pour embellir cette tenue, un foulard de cou vient enserrer l'épaule ; une panoplie de bijoux orne le cou, les oreilles et les bras.

La douillette (appelée aussi **grand robe**, ou encore **robe à queue**) est plutôt un costume d'apparat que l'on arbore à l'occasion des jours de fêtes familiales ou patronales - baptême, 1ère communion, mariage, messe… - ou bien de distractions. L'abondance des plis, la ceinture, la traîne, les longues manches à volants et le pan d'étoffe que l'on porte sur le bras, nécessitent plus de 6 à 7 mètres de tissus. Un jupon, rehaussé parfois de dentelles ou de broderies, peut parachever cette tenue qu'un foulard jouant les contrastes de couleur - à fleurs, à feuilles ou à carreaux - peut également agrémenter.

Mulâtresse en robe et foulard

Femme en jupe
Une riche mode qui tend à disparaître

[9] Jusqu'aux années d'après-guerre, on peut considérer qu'à la Martinique une chaussure est un luxe, et reste l'apanage des femmes les plus aisées.

En jupe-chemise ou en douillette, la femme créole, pour une question de bienséance, ne sort pas de chez elle sans couvre-chef ; elle a en général « *la tête attachée* ». En Martinique, **la coiffe** est un marqueur identitaire, tant par le tissu utilisé (madras ou « *coco-zaloye* » = mouchoir de tête de qualité inférieure[10]), que par son agencement. Elle se décline en un simple carré de madras pour tous les jours, ou, lors des cérémonies, en « Chaudière » - en madras, moulée sur la tête -, en « Tête calendée » - calotte ronde, rigide, calendée[11] et plissée -, en « Tête-en-l'air » - coiffe à bouts - avec un, deux ou trois bouts de formes variées. Dans ce dernier cas de figure, le nombre de bouts, selon la tradition, est censé apporter des informations quant au statut et aux dispositions de la personne qui ceint cette coiffe ; un bout signifiant « cœur à prendre », deux bouts « cœur déjà pris », et trois bouts « mes amours ne se comptent plus ».

Colliers-Choux *et bijoux dans la toilette* en Jupe

Type et Costume Créole

Type et Costume Créole

La Titane, la Matadore, et la Da

Comment clore ce rapide tour d'horizon vestimentaire… sans évoquer trois figures emblématiques de la société antillaise **: la Titane et la Matadore**, souvent célébrées par la littérature et les chansons, mais curieusement absentes dans les légendes des cartes postales, et **la Da** ! Toutes trois, arborant leurs plus beaux atours lors de leurs sorties, symbolisent le passé colonial esclavagiste, tant mythique que réel, et ont profondément marqué l'imaginaire martiniquais. Avec la Titane et la Matadore, nous avons deux facettes de la Doudou[12], une femme de couleur charmeuse, souriante et sexuellement disponible. La Titane, c'est une *« jeune grisette de la ville* », ainsi que la définissent Salavina ou Fernand Yang-Ting[13] ; de moralité plus ou moins douteuse, évoluant parfois en bandes, elle doit sa garde robe tant à son travail qu'à la libéralité de ses soupirants. La Matadore, à la différence de la Titane, est une femme libre, une mondaine, une courtisane en général plus âgée - la trentaine - qui use des règles de l'habillement et de ses charmes pour être entretenue : bijoux, parfums, argent, loyer … Délurée, provocante, elle arbore parfois une chemise fort échancrée, se couvre de bijoux, et n'hésite guère à glisser dans sa coiffe des billets de banque. À l'opposé de la Titane et de la Matadore, la Da, respectée de tout un chacun,

[10] Les marchandes qui doivent porter des charges sur leur tête utilisent parfois une « *tôche* », sorte de coussinet protecteur.
[11] Tissu peint avec du jaune de chrome et durci avec de la gomme arabique.
[12] Voir à ce propos, Richard D.E.Burton, *La famille coloniale. La Martinique et la mère patrie : 1789-1992*, L'Harmattan, 1994. La Doudou est mythifiée dans une chanson célèbre, « Adieu foulard, adieu Madras », attribuée à François Claude de Bouillé, gouverneur des Îles du Vent de 1769 à 1771.
[13] Salavina, *Saint-Pierre, la Venise tropicale (1870-1902)*, Paris, Éditions Caribéennes, 1986. Yang-Ting Fernand, *Saint-Pierre avant 1902*, Fort de France, Éditions Désormeaux, 1995.

est une nounou noire entrée jeune au service d'une famille béké[14] ou bourgeoise, parfois pour sa vie durant, avec la contrainte de rester célibataire et sans enfant. Habillée de manière simple pour ses activités journalières, elle se doit dans certaines circonstances de faire honneur à son maître ; son costume et ses bijoux affichent de ce fait le prestige social du chef de famille.

Fanm Matinik dous, yo bèl, yo joli
Yo tout cho, yo tout agasant
Lè'w dans lari-a ka gadé yo pasé
Dé zyé yo ka chanté lanmou.

(Les femmes de Martinique sont douces, belles et jolies
Toutes sont chaudes et aguichantes
Quand vous êtes dans la rue à les regarder passer
Leurs deux yeux chantent l'amour.)[15]

Type de vieille « Da »

[14] Le Béké (« *Blanc Péyi* » en Guadeloupe) est un Blanc créole, descendant des premiers colons, noble, bourgeois ou d'origine modeste. Connoté actuellement négativement, ce terme est souvent synonyme d'exploiteur, d'endogame et de raciste. Voir, en février 2009, l'affaire Roger de Jaham qui a enflammé les media aux Antilles françaises.
[15] Chanson de Francisco (Frantz Charles), auteur-compositeur-interprète martiniquais (1932-2013). Paroles extraites du petit livre *Le Créole martiniquais de poche*, Assimil évasion, 2002.

Les *Cahiers d'I&M*

Les 10 numéros parus sont disponibles au tarif de 15 € l'un (10 € pour les adhérents). Nous consulter pour les frais de port.

- Stéphane RICHEMOND : *La sculpture africaniste* (2010, 28 p. illustré)
- Rémy CLIGNET, Philippe DAVID : *Deux « Villages sénégalais » de la Belle Époque - Dijon 1898, Clermont-Ferrand 1910* (2010, 32 p., illustré)
- René CODAZZI, Philippe DAVID : *Une œuvre immense dans l'univers des cartes postales françaises d'outre-mer : Les collections Hoa-Qui & Iris/Irex* (2010, 20 p., illustré)
- János RIESZ : *La création du Journal* Condition Humaine - *Un tournant dans la vie de Léopold Sédar Senghor* (2011, 32 p., illustré)
- Didier CARITÉ : *La mission Moll en cartes postales - "C^on^ Congo français, de la Sangha au Tchad" (1905-1907)* (2011, 40 p., illustré)
- Pierre ROSIÈRE : *Les pionniers de l'aviation au Sénégal (1910-1920)* (2013, 28 p., illustré)
- Jean-Luc LE BRAS : *Roger Nivelt (1899-1962) et l'A.O.F.* (2013, 32 pages, illustré)
- Jean-Jacques FADEUILHE : *De 1904 à 1914 : images de la construction du chemin de fer de la Côte d'Ivoire d'Abidjan à Bouaké (316 km)* (2014, 44 pages, illustré)
- Jean-Pierre PAULHAC : *L'Afrique en chansons. L'image de l'Afrique dans la chanson française de 1964 à nos jours* (2014, 40 pages, illustré)
- L.-J. BUNEL : *Notes pratiques sur la photographie dans les pays chauds* [Réédition d'un ouvrage paru en 1906, présentée par Stéphane Richemond] (2014, 32 pages, illustré)

***Conditions de commande* : voir 3e page de couverture**

Travail et exploitation agricole à la Martinique dans la première moitié du XXe siècle :

L'exemple de l'usine du Petit-Bourg, à travers la mission photographique de l'Agence générale des colonies

par Marie Hardy*

De 1899 à 1953, la conquête de l'opinion à la cause coloniale se fait par le biais d'une agence dont le nom change à plusieurs reprises, mais dont l'objectif demeure inchangé. Fondé le 14 mars 1899, l'Office colonial est transformé vingt ans plus tard en Agence générale des colonies le 29 juin 1919. Son mandat comprenait deux services ; le premier consistait à récolter les renseignements d'ordre économique sur l'outre-mer et à les mettre à disposition du public, le second était d'assurer le fonctionnement d'une exposition permanente du commerce colonial. Le 22 janvier 1941, cette agence renaît sous l'appellation Agence économique des colonies ; après 1945, elle devient Agence économique de la France d'outre-mer[161]. En novembre 1953, elle est supprimée, mais la volonté du ministère de la France d'outre-mer de mieux connaître ses territoires reste identique. Cette mouvance de collecte d'informations s'inscrit dans une volonté de mettre en valeur les colonies et de faire « l'éducation coloniale ». Dans ce but, l'agence effectue une série de clichés en Martinique entre les années 1920-1950 ; un fonds de 440 photographies est consultable sur la base Ulysse du site des Archives nationales d'outre-mer (ANOM). On ne saurait dire si le fonds est exhaustif, mais le volume important de photographies nous éclaire sur les sujets qui intéressaient le ministère pendant cette période d'apothéose impériale. Plusieurs thèmes reviennent de manière récurrente et peuvent être classés en trois grands panels : les photographies institutionnelles matérialisant le pouvoir administratif ou religieux, les prises de vue à caractère « pittoresque » dans une volonté d'instruire la métropole sur les modes de vie aux colonies, et les photographies à caractère économique mettant en scène les ressources exploitées ou potentielles. Pour cette dernière question, il s'agit de mettre en évidence les prouesses de la technologie européenne et l'exploitation économique et commerciale de la colonie.

C'est dans ce dernier panel que se placent les cinq documents photographiques de la propriété Hayot présentés ci-après.

L'usine du Petit-Bourg

Ce corpus de photographies forme un ensemble cohérent ; il porte sur un thème commun et traite d'une même propriété : l'usine du Petit-Bourg.

Entre 1930 et 1939, cette dernière existe sous la raison sociale de *Société en commandite par actions de l'Usine du Petit-Bourg de la Rivière-Salée*. Elle avait été créée près d'un demi-siècle auparavant, sous la raison *Bougenot, Quennesson et Compagnie* dans la mouvance des créations d'usine de cette période. Jusque dans les années 1840, l'économie sucrière martiniquaise repose sur un mode de production ancien, dit du Père Labat ; toute la chaîne opératoire de la production sucrière se fait de manière autarcique au sein de la propriété agricole appelée « habitation ». Ce système montre rapidement ses limites, une révolution technique s'impose. En 1845, la première usine centrale s'implante à Fort-de-France à la Pointe-Simon. Les habitations du pourtour de la baie de Fort-de-France lui livrent par barge leurs cannes, abandonnant de la sorte leurs outils de production traditionnels. Les sucriers passent ainsi du statut d'habitants sucriers à celui de

* Chargée de recherches à la Fondation Clément.

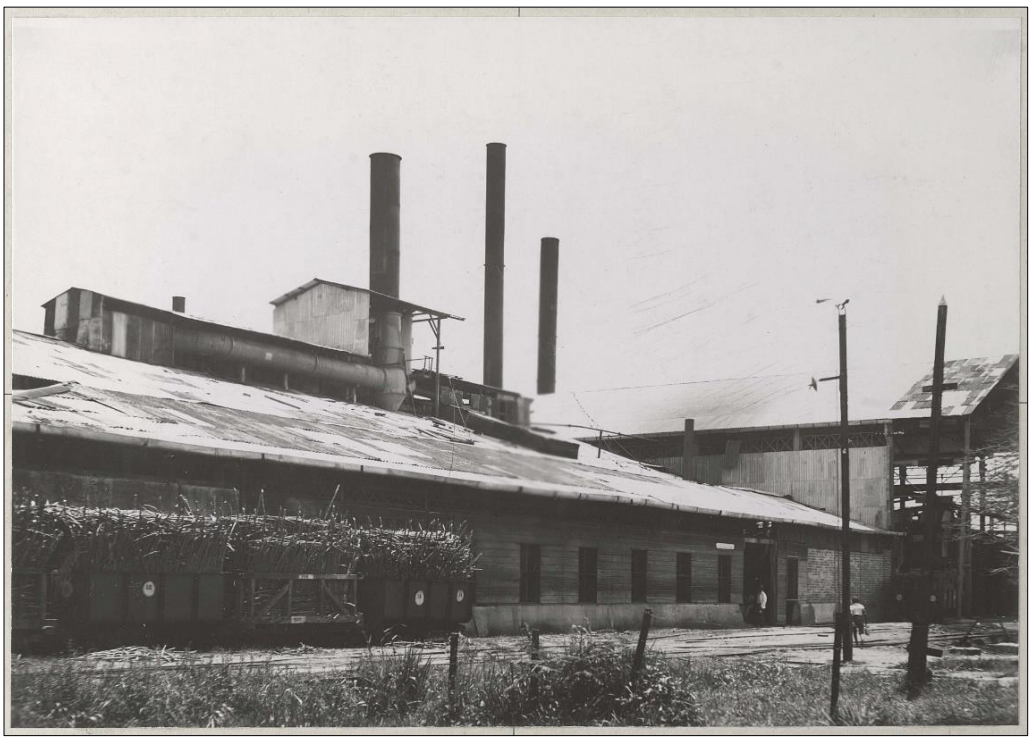
[1] Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Françoise Vergès, *La colonisation française*, Toulouse, Milan, 2007, 65 p. ; http://anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/ark:/61561/zu841kfh

simples planteurs. La création de cette première usine impulse « un mouvement de création d'usines », reflet de la transformation industrielle qui s'opère pendant une dizaine d'années sur le territoire martiniquais : 15 usines centrales sont construites entre 1868 et 1874.

L'usine du Petit-Bourg est créée en 1869 par Emile Bougenot et Joseph Quennesson, respectivement ingénieur et mécanicien de la société Cail. En la personne d'Octave Hayot, l'usine passe aux mains de la famille Hayot en 1885 et le restera jusqu'à sa fermeture définitive en 1971. Octave Hayot, grand industriel martiniquais, est à l'origine d'un ouvrage portant sur l'agriculture martiniquaise : *Matériaux pour l'histoire de la Martinique agricole*. À la fois industriel et homme de terrain, il est l'un des protagonistes de l'évolution agricole et industrielle de l'île, notamment en introduisant un système d'évaporation à « triples effets » au sein de son usine[2].

Photographie 1 :
Après la coupe de la canne. Chargement de wagons (1930-1939)

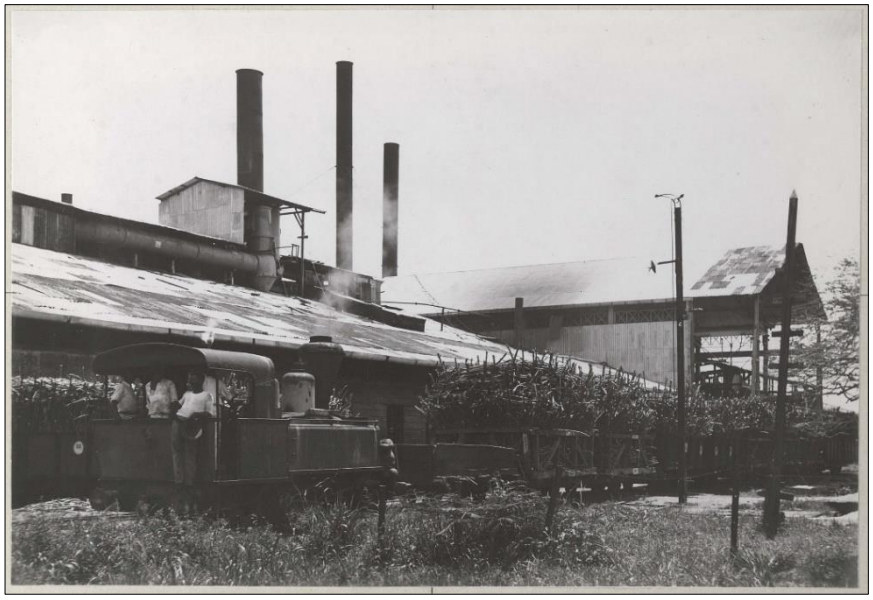
[ANOM, 30Fi147NO17, après la coupe de la canne. Chargement de wagons (propriété Hayot)]



Photographie 2 :
Wagons chargés de canne à sucre arrivant à l'usine du Petit-Bourg (1930-1939)

[ANOM, 30Fi147/49, traitement de la canne à sucre à la propriété Hayot]

[2] Émile Hayot, *Généalogie de la famille Hayot*, s.l., vol. 2, p. 90.



Photographie 3 :
Arrivée de la locomotive à l'usine de Petit-Bourg (1930-1939)

[ANOM, 30 Fi147/42, traitement de la canne à sucre à la propriété Hayot.]

Photographie 4 :
Les arimeurs* [sic] *de sucre de l'usine du Petit-Bourg (1930-1939)

[ANOM, 30Fi147/51, le traitement de la canne à sucre à la propriété Hayot.]

Arrimeur = chargeur, docker

Photographie 5 :
Chargement de sucre d'une péniche de l'usine du Petit-Bourg (propriété Hayot)

[ANOM, 30Fi147/56, chargement de sucre d'une péniche de l'usine du Petit-Bourg, 1930-1939]

Des représentations lacunaires du travail et des travailleurs

À travers les cinq clichés ci-dessus, l'Agence générale des colonies fixe ce qu'elle appelle la « propriété Hayot ». Avec l'apparition des usines centrales, les Hayot se sont montrés de fins stratèges dans l'industrialisation, de telle sorte qu'en 1877 ils sont à la tête d'une des deux usines de la plaine de Rivière-Salée et d'une grande partie des terres y étant attachées[3]. Ces photographies apportent un éclairage sur les différentes étapes de l'exploitation cannière et sucrière dans la plaine de Rivière-Salée, à la Martinique, durant le second quart du XXe siècle. On perçoit ainsi ce qui est digne d'être montré, et ce qui intéresse dans l'appréhension de la principale activité agricole de l'île. Ces images nous renseignent sur le transport et le traitement de la canne, puis sur la logistique de l'industrie sucrière. On a ainsi l'impression de cerner les différentes étapes de la fabrication du sucre, des champs de cannes jusqu'à l'expédition. Néanmoins, la question du travail paraît évacuée. Ni la coupe de la canne, ni le raffinage du sucre au sein de l'usine, n'apparaissent. Le photographe qui œuvre pour l'Agence générale des colonies vise à prendre sur le vif la principale activité économique qui fait encore la richesse de l'île. À l'évidence le travail harassant fait partie des zones d'ombre de cette série de clichés qui répondent à une demande de l'Agence générale des colonies aux enjeux essentiellement économiques. L'individu à travers la figure du colonisé ne constitue pas une priorité en soi dans un territoire où l'abolition de l'esclavage n'est guère éloignée dans le temps. Par un jeu de pose et de couleur, les hommes mis en scène sont clairement sublimés. L'organisation en pyramide des arrimeurs, leur pose, ainsi que la nudité de leur corps, valorisent le groupe de travailleurs indépendamment de leur activité et du travail effectué. On retrouve là le même état d'esprit que dans les cartes postales du début du siècle. De 1900 à 1920, âge d'or de ce support, toutes sortes de petits métiers sont mis en scène. Les petites gens de la ville sont alors représentés de manière folklorique avec leur attribut de travail[4].

Photographie 6 :
Jeune marchand de balais
(premier quart du XXe siècle)

[Fondation Clément, fonds de cartes postales, F014.03.253]

À la campagne, les travaux des champs sont plus difficiles à valoriser. La carte postale, pas plus que les photographies effectuées par l'agence, fige très rarement la campagne, si ce n'est pour valoriser les cultures des champs. Dans le fonds photographies, bien plus que la main-d'œuvre ce sont les moyens de transport, notamment les chemins de fer, qui sont mis en valeur. Ceux-ci sont implantés avec l'émergence des usines centrales, celle du Lareinty notamment, dans la plaine du Lamentin, au cours des années 1860. Plusieurs systèmes de réseaux sont installés sur le territoire martiniquais pour le transport de la canne, des champs à l'usine, et de l'usine à l'embarcadère. Chaque voie de chemin de fer est posée afin de satisfaire les besoins de l'usine ; les réseaux sont de ce fait indépendants et ne communiquent pas entre eux. On estime à 250 km la longueur totale des chemins de fer martiniquais en 1900[5].

---

[3] Pour plus de précisions sur ce sujet se référer à l'article de Florent Plasse, "La « guerre du sucre » dans la baie de Fort-de-France (1868-1877) ou la conquête de la technologie sucrière par les Martiniquais", dans *Le sucre, de l'antiquité à son destin antillais*, Paris, CTHS, 2000, p. 161-173.

[4] Dans le registre des petits métiers immortalisés par les cartes postales, c'est avant tout le petit négoce qui est mis en avant : la marchande de corossol, de coco à l'eau, de sorbets, de lait, d'oranges, d'accras, d'écrevisses, de tablettes coco, le marchand de « terraille » (terre cuite), de vannerie. D'autres petites activités sont aussi mises en scène, notamment le service de tinettes, les balayeurs, etc.

[5] Émile Eadie, *Émile Bougenot : Sucre et industrialisation à la Martinique de 1860 à nos jours*, s.l., Pierre-Jacquens Couta-Editeur, 1997, p.108.

La première photographie met en évidence les hommes transférant les piles de cannes d'un camion à un wagon ; elle révèle ainsi l'amélioration technique des moyens de transport à cette époque. Aux XVIIe, XVIIIe, et dans la première moitié du XIXe siècle, les cannes étaient acheminées d'un point à un autre sur des cabrouets, de grosses charrettes attelées par des bêtes de somme. Ici, la présence du camion est significative de l'avancée technologique.

Photographie 7 :
Les charbonnières de Fort-de-France

[Fondation Clément, F014.08.081, les charbonnières de Fort-de-France, tout début du XXe siècle]

La série photographique étudiée met donc l'accent sur les modes de transports utilisés au sein des usines à sucre en Martinique. La canne est acheminée par wagons jusqu'à l'usine de Petit-Bourg qui fonctionne au charbon, lui aussi transporté par voie ferrée du bateau à l'usine. Le chemin de fer a plusieurs vocations ; il relie l'usine au territoire intérieur cannier, il l'ouvre vers l'extérieur en lui offrant des débouchés sur la mer. Le charbon arrive de métropole sur les cargos de la Compagnie Générale Transatlantique qui décharge ses cargaisons de charbon à Fort-de-France. Les usines s'approvisionnent ensuite indépendamment par le biais de bateaux à vapeur remplis par des charbonnières.

Le travail de ces dernières est difficile et mal payé. Les administrateurs d'usines sont sans cesse obligés d'augmenter leur salaire pour parvenir à trouver des travailleuses. Selon une missive datée de 1928, le salaire quotidien des ouvrières sarcleuses oscille entre 12 et 14 francs, alors que les charbonnières gagnent péniblement 8 à 9 francs (après augmentation de 20 %) pour le transport de charbon[6]. Or, le sarcleur est le moins bien rémunéré des ouvriers agricoles des champs[7]. On comprend alors la difficulté de trouver des charbonniers à une période où les revendications salariales sont latentes. À la campagne, les salaires des ouvriers sont fixés par le syndicat des planteurs et manipulateurs de la canne, les planteurs s'engageant alors à ne pas les changer. Des règlements de compte houleux peuvent intervenir entre planteurs ou usiniers, lorsque l'un d'entre eux s'avise d'augmenter les salaires pour terminer plus rapidement sa récolte[8].

Sur la photographie 5, les sacs de sucre sont arrimés sur les chalands de l'usine en direction de Fort-de-France. Au XXe siècle, la répartition des chargements en rhum et sucre des navires, à destination des ports métropolitains, est gérée par le directeur des contributions indirectes. La répartition de fret se fait par son intermédiaire. Les usiniers s'engagent auprès du contrôleur à charger un quota de rhum ou de sucre dans chacun des navires proposés au chargement[9].

À la fin du XIXe siècle, les contrats étaient passés directement entre le capitaine de navire et les administrateurs des usines. Un contrat sous seing privé, daté de 1883, passé entre M. Fleuriot, capitaine de navire, et M. Bougenot, administrateur et gérant des usines de la Rivière-Salée et du Petit-Bourg, montre que le chargement se faisait directement de l'embarcadère des usines sur des navires qui réservaient l'intégralité de leur fret aux usines contractantes. La marchandise était livrée principalement en boucauts (barrique de 114 gallons soit environ 392 litres), bien que quelques sacs complètent la cargaison ; l'affréteur réclamait d'ailleurs que ces derniers ne soient pas utilisés pour boucher d'éventuels trous du navire. Trente jours ouvrables étaient accordés par l'affréteur pour le chargement du navire. Le gabarage (le chargement des sacs de sucre dans les gabares) restait

[6] Fonds Émile Hayot, F010.0092, carton 13, lettre de Joseph Hayot à Saint-Michel Hayot, le 17 août 1928.
[7] La question des salaires est difficile à cerner, de par l'hétérogénéité des prix recensés dans différentes sources. Les sources utilisées par Édouard de Lépine donnent des salaires ouvriers variant du simple au double, de 8 à 15 francs par jour en fonction de l'habitation en janvier 1935 (*La crise de février 1935 à la Martinique*, Paris, L'Harmattan, 1980, p. 49).
[8] Fonds Émile Hayot, F010.0092, carton 13, lettre de Saint-Michel Hayot à M. Desgrottes, le 17 mai 1927.
[9] Fondation Clément, F004/2C6, contributions indirectes.

à la charge du navire, mais l'affréteur s'engageait à fournir les moyens de transport à bord au prix de 1,2 franc par boucaut, 35 centimes par quart, et 2,5 francs par tonneau pour les sacs[10].

Avant la Grande Guerre, plusieurs compagnies se disputent le transport des productions locales. À partir des années 1930, ces derniers se font presque exclusivement par les cargos et les courriers de la Compagnie Générale Transatlantique qui centralise les productions à Fort-de-France ; mais il arrive parfois que les cargos se rendent à proximité des usines productrices[11].

*
* *

Si les représentations des situations coloniales africaines *« plantent dans le cadre colonial (…) des acteurs aux rôles bien définis : le Blanc maître d'une société africaine encadrée, en partie, par quelques Noirs plus ou moins « lettrés »* »[12], en Martinique, le propriétaire dans son rôle de patron d'usines est très peu photographié. Même si le corpus iconographique étudié tient un rôle de relais essentiel d'informations sur la culture coloniale, la réalité sociale est difficilement cernable par ce biais. Les disparités sociales sont ici évacuées ; la population locale ne constitue nullement un objet d'étude pour l'Agence générale des colonies. La représentation de l'industriel blanc au côté de son ouvrier de couleur serait de mauvais goût dans une société où la période esclavagiste, pas encore si éloignée, est encore bien présente en mémoire. Les clichés de photographes autodidactes de la même période sont bien plus révélateurs. Ethnographes pour la plupart, ils portent un tout autre regard sur les hommes ; c'est le cas de Pierre Verger qui effectue plusieurs séries de clichés en Martinique, entre 1932 et 1936. De la même manière, la condition socio-économique de la population martiniquaise est davantage mise en avant avec l'essor du courant humaniste auquel appartient Denise Colomb, mandatée par Aimé Césaire pour réaliser un reportage photographique dans les premières années de la départementalisation.

[10] Fonds Émile Hayot, F010.0049, carton 6, dossier [Octave Hayot], contrat passé sous seing privé pour le transport des sucres des usines de Petit-Bourg et de Rivière Salée, le 28 mars 1883.
[11] David Kervegan, *L'industrie rhumière à la Martinique*, Fort-de-France, Impr. du Gouvernement (Fort-de-France), 1933, p. 69.
[12] Alain Tirefort, "Ivoiriens en images : la carte postale du premier quart du vingtième siècle", *Bulletin n° 39*, I&M, p. 29.

Sommaire des derniers *Bulletins d'I&M* : Études et varia

Bulletin n°42, automne 2014

- *Raphaëlle Walter, Guy et Patrick Le Carpentier* : Un pionnier africain de la photographie : Blaise Paraiso (1900-1990),mémoire iconographique du Gabon
- *Élisabeth Cazenave* : De l'Afrique à l'Asie du Sud-Est : Jean Bouchaud membre de l'Institut, peintre officiel de la Marine
- *Stéphane Richemond* : Hanoï en couleurs (1914-1917) – Les autochromes de Léon Busy
- *Jean-Jacques Fadeuilhe* : Une série anonyme de cartes postales de Côte d'Ivoire (avant 1904)
- *Hervé Noël* : Numériser et valoriser les archives iconographiques : le CDHA d'Aix-en-Provence
- *Alexandre Le Mée* : Les appareils photographiques pour la navigation et l'exploration (1ère partie)

Bulletin n°41, été 2014

- *Alain Tirefort* : Souvenirs, souvenirs… Chocolat et belles images
- *Élisabeth Cazenave* : Jean Bouchaud (1891-1977) peintre voyageur
- *Stéphane Richemond* : Iconographie de Samory Touré : de Guélémou à Kayes (1898)
- *Luc Monteret* : La carte postale outil de propagande à Madagascar dans les années 1900
- *Heinrich Klose* : Expériences de technique photographique sous les tropiques

Un pionnier africain de la photographie (suite) :

Libreville, vue par Blaise Paraiso

texte de Raphaëlle Walter
illustrations collection Guy et Patrick Le Carpentier

Cet article a un double objectif : il est en effet la suite logique de deux articles bien distincts déjà parus dans les *Bulletins* d'Images & Mémoires. Dans le numéro 42 (automne 2014, pages 17 à 23), nous vous avons présenté "*Un pionnier africain de la photographie : Blaise Paraiso (1900-1990), mémoire iconographique du Gabon"* ; nous poursuivons ici cet hommage en abordant un des thèmes favoris de cet homme prolifique : Libreville (Gabon). Ce thème urbain est, lui aussi, la suite d'un autre article intitulé "*Le début des cartes postales au Gabon*" (pages 16 à 19 du *Bulletin n°33*, d'Images & Mémoires, été 2012). Nous vous avions alors raconté la naissance de cette ville et présenté quelques unes des premières cartes postales (1898-1907) la concernant.

L'intérêt d'associer ces deux thèmes c'est que Blaise Paraiso photographia Libreville avec constance entre le tout début des années 20 et les années 60. Son travail permet donc de suivre l'évolution de la ville, ou plus exactement de la partie coloniale de la ville, car dans son œuvre les photos des quartiers africains sont assez rares (et, de plus, très rarement rendues publiques). C'est d'ailleurs le seul reproche que l'on pourrait lui faire. Mais rappelons pour sa défense : qu'il était le photographe officiel et répondait à des commandes spécifiques des autorités, que le reste de son travail répondait à des commandes privées, que ses photos de la capitale (souvent transformées en cartes postales) en reprenaient évidemment les aspect les plus « brillants », et enfin qu'une importante partie de sa collection fut malheureusement détruite avec son studio de Nombakele, nous en privant à tout jamais. Dans ce second article sur l'œuvre du photographe béninois qui consacra sa vie à enrichir l'iconographie du Gabon, nous avons repris le parti pris du premier article : montrer l'évolution de Libreville dans le temps à travers quelques clichés de cet homme aussi modeste que talentueux.

Concernant Libreville, il nous a semblé intéressant de reprendre, dans la production foisonnante de Blaise Paraiso, des photos éclairant les évolutions de Libreville entre les années 20 et 60, à la suite des images que nous avions déjà choisies sur les premières cartes postales du Gabon de 1898-1907. Les aléas de l'Histoire vont en effet s'illustrer dans la physionomie urbaine de Libreville, qui dès ses débuts s'étendit le long de la rive droite de l'Estuaire (cf. *Bulletin n°33*).

Sur cette carte postale de Blaise Paraiso *on voit les deux bâtiments majeurs construits par la Marine dès 1863, démolis en 1976, qui furent les lieux de pouvoir de Savorgnan de Brazza, des gouverneurs coloniaux et du premier président gabonais Léon Mba (cf.* Bulletin n°33, *p. 18 au centre). On aperçoit aussi la fameuse allée de manguiers centenaires sous laquelle se déroulaient les réceptions de l'Indépendance du Gabon, et où son Président reçut tous les chefs d'États africains francophones.*

Libreville s'est développée selon un plan très original (et très différent de nombre d'autres villes coloniales). En effet la croissance de la ville, au fil du temps, s'appuie sur la topographie et l'histoire. Libreville est située sur une presqu'île entre l'Estuaire du Komo et la baie de la Mondah, occupant d'abord des séries de collines peu élevées, entrecoupées de vallées à fond plat où courent des petites rivières, souvent entourées de marécages (peu à peu asséchés). La ville coloniale s'insérant peu à peu entre les chefferies-royaumes rivaux (Louis-Glass, etc.), tous préférant les hauteurs, mieux aérées, séparées par les zones inondables (comme le marais Mpirah). Autres rivalités expliquant cette croissance en îlots indépendants : entre les religieux (Américains protestants, et Français catholiques), les commerçants (Anglais, Hollandais et Français) et les autorités françaises qui, après le choix de l'Estuaire à partir de 1837, négligèrent et faillirent abandonner la colonie du Gabon après 1870.

Sur cette carte postale ancienne de Blaise Paraiso*, qui fait partie de la même série que celles de la page suivante, on voit au premier plan* ***l'église Saint Pierre du Plateau****, construite sur une structure métallique très originale à l'instigation de Monseigneur le Berre en 1882-1884. Là se déroulèrent de grands événements historiques, tels l'enterrement du colonel Parent durant la Seconde guerre mondiale, où la célébration de l'Indépendance du Gabon, mais aussi les cérémonies marquant la vie quotidienne des Librevillois : mariages, baptêmes communions… Elle fut détruite avec l'ensemble restant du quartier en 1976. À gauche, c'est le bâtiment du télégraphe, surnommé « Le câble », construit par les Anglais avec un réseau de 2 000 km dans les colonies, à partir de 1886 à la demande de Savorgnan de Brazza. Le premier bureau de poste (invisible sur cette photo) fut installé tout près.*

Sur la carte postale du bas, *de la fin des années 50, Blaise Paraiso a aussi photographié* ***le second bureau de poste de Libreville****, situé face au bord de mer, non loin du marché, et qui sera démoli dans les années 60 pour faire place au troisième.*

Sauvée par les expéditions de Savorgnan de Brazza, Libreville deviendra la capitale du grand ensemble Congo-Gabon de 1891 à 1904 (où Brazzaville lui fut préférée), pour, à partir de 1910 et la création de l'Afrique Équatoriale Française, devenir chef-lieu de la colonie du Gabon ; ce furent ensuite la Communauté (1958) et, le 17 août 1960, l'indépendance du Gabon.

Libreville s'étira peu à peu le long de l'Estuaire, d'Owendo au sud, rade foraine d'où partait l'okoumé de l'Estuaire, au terrain d'aviation au nord de la ville. La croissance de la ville se fit sans plan préconçu, de préférence le long de la plage, par agglomérations successives des différents quartiers et destruction progressive de l'abondante végétation, naturelle certes, mais surtout plantée par les autochtones (plantations près des cases et cernant la ville), les autorités (un très beau jardin d'essai à Kerelle dès 1866), les religieux et les commerçants (allées de cocotiers, de manguiers, buissons foisonnants de bougainvillées). Les plantes autochtones côtoyant les plantes importées dont on espère qu'elles pourront devenir une richesse à exploiter. Mais c'est finalement à l'okoumé que le Gabon et Libreville durent leur survie et leur croissance.

Deux cartes postales peu connues de Blaise Paraiso*, qui se suivent et dont les clichés ont sans doute été réalisés le même jour, pris d'un angle situé* ***à l'arrière du quartier central du « Plateau »****, regardant vers l'estuaire (invisible sur les photos). Au premier plan un énorme buisson de bougainvillée et une nouvelle rue non encore empierrée de latérite et recouverte de goudron. Au fond l'église Saint Pierre et un petit angle du Palais.*

Sur la seconde carte*, prise du même endroit, un peu plus à droite de la première, l'extrémité du buisson, Saint Pierre à gauche, une très belle villa au milieu des arbres touffus et un cocotier couvert de nids d'oiseaux « gendarmes» très caractéristique de l'ancienne Libreville, ainsi que cette clôture décorative blanchie à la chaux ; clichés se situant probablement fin des années 30-40 ?*

Dans ces îlots d'habitation, au milieu de la verdure, on voyait souvent apparaître des animaux sauvages : vipère du Gabon, civettes et varans.

Libreville connut des périodes fastes où elle changea et d'autres où elle stagna en fonction des aléas historiques et de l'exploitation de l'okoumé. Une série de grands travaux débuta en 1927, dont les fleurons furent le nouveau wharf (cf. Bulletin n°44 *et page suivante) et ce* ***marché de bord de mer*** *qui remplaça celui créé dès le XIXe siècle. Marché qui arbora la croix de Lorraine durant la guerre et resta très actif jusque dans les années 60 où il fut démoli pour élargir le boulevard. On aperçoit au fond les cocotiers bordant la plage.*

Peu à peu d'autres marchés apparurent dans plusieurs quartiers pour répondre à la demande croissante (Glass, Mont-Bouët, Nombakélé…).

Ci-contre : *le lieu le plus connu du Libreville colonial :* ***le célèbre Hôtel Central*** *qui inspira son roman policier* Coup de lune *à Georges Simenon.*

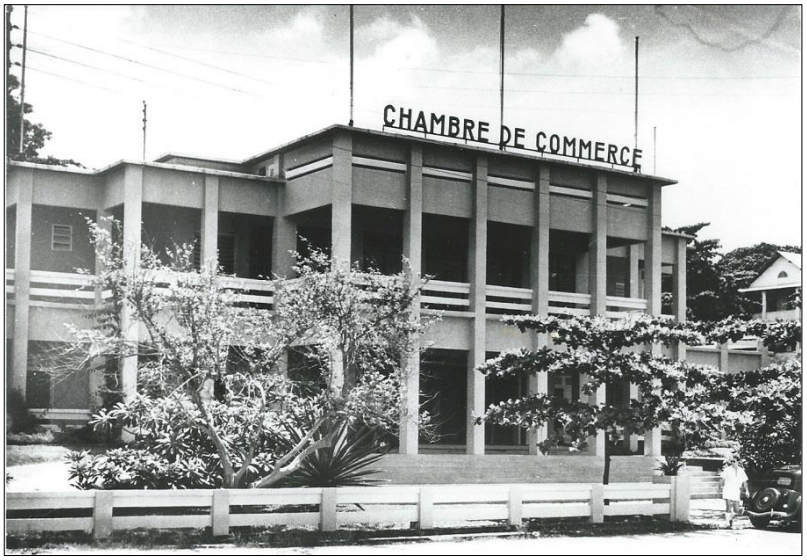
Les trois cartes postales de cette page sont l'œuvre de Blaise Paraiso.

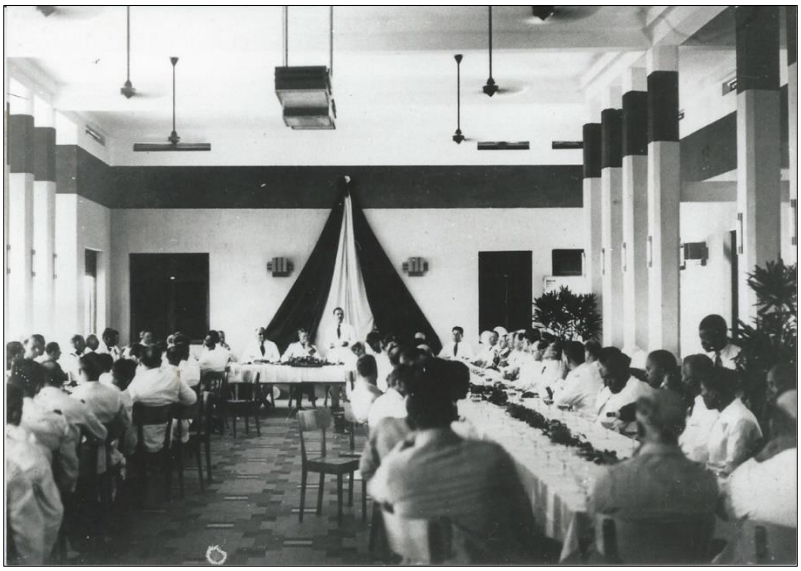
Le troisième hôpital de Libreville. *Au début de la colonisation, les Européens étaient soignés sur un navire ancré en rade, puis le second bâtiment de la Marine de 1863 (voir début de l'article) fit office d'hôpital aux temps de Madame Brazza, jusqu'à la construction de cet édifice. Enfin, un hôpital moderne vit le jour grâce aux crédits du FIDES (voir plus loin) à partir de 1954. Fonctionnel, il n'avait pas le charme de ce vieux bâtiment !*

*Après la fin de la Seconde guerre mondiale, et les dramatiques événements qui se produisirent au Gabon (*cf. Bulletin n°44*), quelques grands travaux furent décidés dont la construction d'une nouvelle Chambre de Commerce, pour accompagner la reprise du développement de l'exploitation forestière de l'okoumé.*

Ce bâtiment très moderne pour l'époque fut démoli en 1976, lors de la destruction du cœur historique du Plateau pour la construction du nouveau Palais présidentiel.

La carte postale de Blaise Paraiso, ci-contre doit dater des années 60.



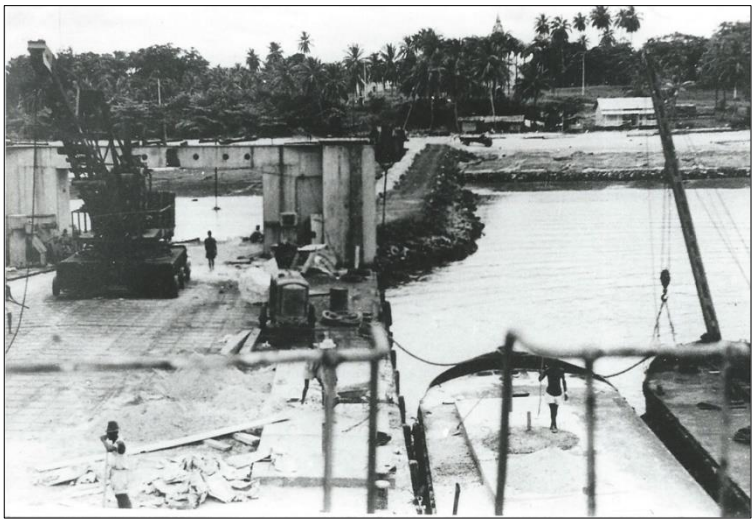


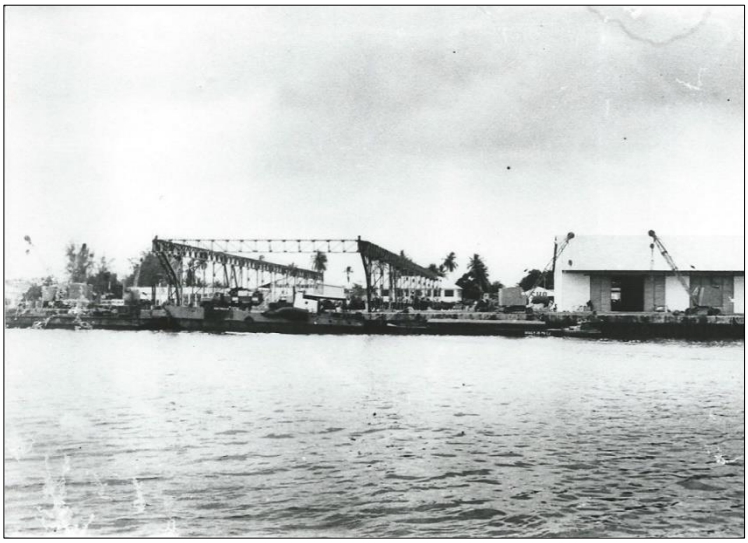
La photo à gauche *immortalise* ***l'inauguration de cette Chambre de Commerce en 1947.***

En bas : *Sur cette très belle* ***carte postale du « Plateau »****, de Blaise Paraiso, prise depuis un navire sur l'Estuaire, que l'on peut probablement dater de début 1947 (?), on voit très bien Saint Pierre à l'arrière et les nouvelles constructions en cours d'édification dont la Chambre de Commerce, à droite, et ce qui deviendra la Primature et l'Ambassade de France par la suite, à gauche.*

Depuis les débuts de la colonisation à Libreville, ce magnifique Estuaire avait attiré les navigateurs ; ce sont d'ailleurs les Portugais, au XVIe siècle, qui furent à l'origine du nom du Gabon : en effet la forme de l'estuaire du fleuve Komo évoquait un caban de marin d'où le nom de « Rio de Gabao » (rivière du caban) qui se transforma en Gabon. Le fleuve Komo, très court, n'était pas la porte espérée vers l'intérieur du pays ; par ailleurs cette superbe rade protectrice se révélait finalement décevante, car seul un chenal étroit permettait d'atteindre des fonds suffisants nécessaires aux grands navires à Owendo, bien trop loin de la ville, à 10 kilomètres du Plateau. Dès les premières installations européennes, les commerçants ainsi que l'administration installèrent des appontements pour débarquer marchandises et voyageurs face à leurs bâtiment (cf. Bulletin n°33*).*

Appontements qui s'ensablèrent et s'effondrèrent très vite, provoquant des problèmes d'approvisionnement réguliers à Libreville, d'où la construction du grand wharf en Y de 1927, qui fut utilisé jusqu'à la mise en service du port-môle en 1954, construit grâce crédits du FIDES[1]. Face à l'église Sainte Marie on édifia un terre-plein d'environ 4 hectares, avec un quai de 240 mètres, protégé de la houle par une digue et permettant à six chalands d'accoster en même temps. On construisit également les entrepôts nécessaires.





L'amélioration était indiscutable, mais ne résolvait pas le problème de fond, le tirant d'eau restant inférieur à 2 mètres. En 1971, commencèrent les travaux du port en eau profonde d'Owendo, où les fonds sont de -11 mètres, dont on parlait depuis si longtemps et qui permettra aux navires d'accoster enfin.

En haut, ***carte postale*** *de Blaise Paraiso du* ***Wharf*** *édifié en 1927 ;* ***au milieu et en bas deux photos*** *des* ***travaux de construction du port-môle*** *(avant 1954), faisant partie d'une série très importante sur ce sujet.*

[1] Le FIDES (Fonds d'Investissement pour le Développement économique et social) fut institué par la loi du 30 avril 1946 pour relancer l'économie dans les colonies.

***Une photo peu connue de Blaise Paraiso** : on voit ici **une célébration religieuse se déroulant près des piliers de la cathédrale en construction en 1959**.*

La cathédrale fut juste achevée pour les Fêtes de l'Indépendance du 17 août 1960. Le personnage au centre avec des lunettes est le futur Monseigneur Anguile, qui devint le premier archevêque gabonais en 1969. La cathédrale actuelle masque l'église Sainte Marie, première église catholique en dur construite au Gabon en 1862.

***Carte postale des années 60 de Blaise Paraiso** : Hatton et Cookson fut créée à Liverpool en 1840, et son premier agent au Gabon, le fameux explorateur Robert Bruce Walker, (père du futur Monseigneur Raponda Walker) obtint d'en être l'unique représentant en Afrique centrale. Il leur fit faire d'excellentes affaires ! D'abord installée sur un ponton flottant, la factorerie anglaise, vint ensuite à Glass où un cliché du photographe Khalilou (cf.* Bulletin n° 44*) montre vers 1905 un beau bâtiment en bois à étage.*

*La fin des années 50 vit également l'édification du **lycée classique, (devenu Lycée Léon Mba) à Gué-Gué,** sur la route menant à l'aéroport. La ville commençait à s'étirer vers l'aéroport, sur **cette photo de Blaise Paraiso** les bâtiments sont tout neufs.*

Les ambitions de 1939 de discipliner la croissance de Libreville par un plan d'urbanisme sombrèrent dans l'oubli à la déclaration de guerre. Par la suite la complexité du site et les intérêts croisés de ses habitants repoussèrent indéfiniment cette éventualité, même si il en fut de nouveau question dans les années 70 en raison de l'explosion démographique urbaine, du fait de la croissance économique et de l'exode rural massif. Les quartiers d'habitat spontanés continuèrent d'occuper les sites disponibles, le plus près possible des rues et des édifices, jusqu'à ce que des projets partiels les repoussent plus loin. Une plaisanterie courante des années 70 était que le plan de Libreville, étirée désormais sur plus de 20 kilomètres entre Owendo et au delà de l'aéroport, et renflée en son milieu, la faisait ressembler à « un python qui a avalé une gazelle ».

Le lieutenant-colonel Henri Fournial, médecin de la Mission Foureau-Lamy, 1898-1900

L'œuvre exemplaire d'une épopée africaine

par Élisabeth Cazenave

« De la terre de la soif, ils font sourdre l'eau ; sur la terre de la mort, ils apportent la vie ; sur la terre de l'esclavage, ils affirment la liberté. »

A. Lamy, chef de bataillon, commandant l'escorte de la Mission Saharienne

La longue et belle histoire du Sahara a forgé des générations d'amoureux de ses grands espaces, parmi lesquels des médecins, acteurs et témoins de mission.

Parmi eux le distingué médecin-chef Henri Fournial. Animé d'un esprit d'aventure, d'endurance, d'énergie, d'un sens de l'initiative, il accompagne la mission Foureau-Lamy qui, partie d'Ouargla en octobre 1898, arriva moins de deux ans après sur les bords de l'Atlantique.

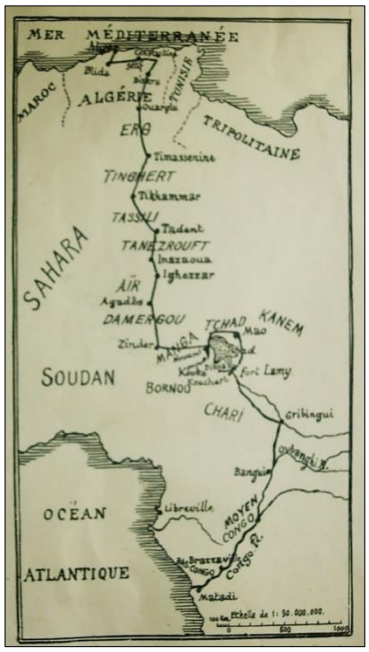
Cette Mission Saharienne, organisée sous l'impulsion du Ministre Delcassé, avait pour but la pacification des territoires sahariens et comprend deux parties :

- La marche dans le Sahara de Biskra à Zinder
- L'action militaire dans le Baguirmi

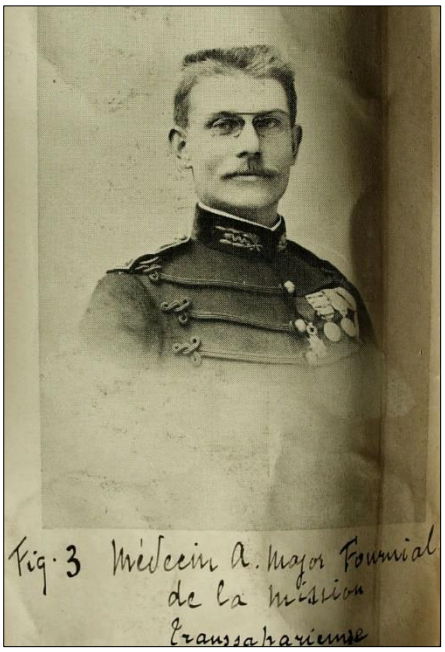
Foureau dirige la première, le commandant Lamy la seconde.

Dans la première phase de cette exploration saharienne à caractère scientifique, dans une des régions les moins fréquentées de l'Afrique, Henri Fournial recueille des renseignements d'ordre ethnographique, paléontologique, archéologique, géographique, géologique, botanique, météorologique et médical.

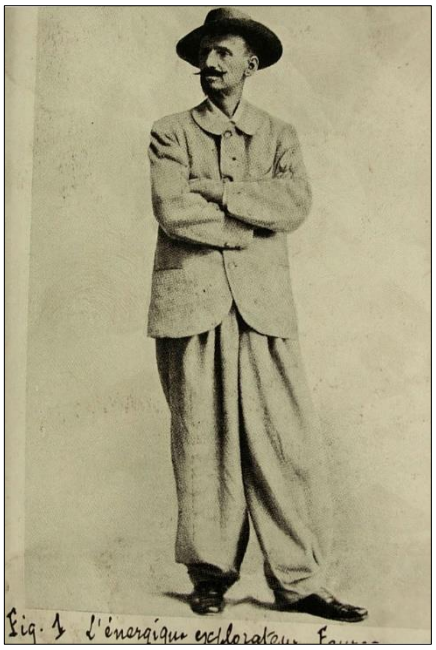
Ce médecin se double d'un artiste. Des documents précieux et rares sur les costumes et les mœurs des populations centre africaines, réalisés à la plume et au crayon dur, confirment un réel talent. Ils sont réunis dans un album que le Dr Bonnette, un de ses amis proches, remet aux archives du Val-de-Grâce où nous avons eu la chance de le découvrir, il y a de cela quelques années.



Carte itinéraire de la Mission



Fournial jeune



Foureau

La participation de H. Fournial à la Mission Foureau-Lamy

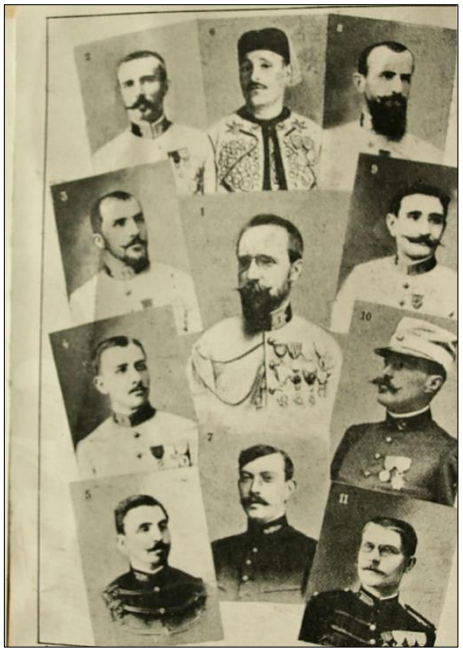
Bachelier en 1885 à Aix-en-Provence, Henri Fournial soutient sa thèse à la Faculté de Médecine de Lyon, opte pour une carrière militaire et demande son affectation outre-mer. Ses premières campagnes se situent à Madagascar (1895-1900), puis il est affecté au 2e Étranger, stationné en Algérie, à Saïda, au Sud de Sidi-Bel-Abbès où il participe aux opérations contre les dissidents du Sud Oranais.

Le 5 septembre 1898, il reçoit une notification l'affectant « à l'escorte de la Mission Saharienne Foureau-Lamy » qu'il doit rejoindre à Biskra, le 15 du même mois.

L'explorateur Fernand Foureau, avec neuf expéditions dans le Sahara septentrional à son actif, est chargé de poursuivre l'exploration jusqu'au Tchad, sur trois mille kilomètres.

Les évènements dramatiques de la Mission Flatters, en 1881, imposent une escorte militaire aux explorateurs.

L'État-major de l'expédition comprend trois civils (Foureau, Dorian député de la Loire, et Vilatte, du bureau météorologique à Alger) et six militaires (le commandant Lamy, le capitaine Reibell, les lieutenants de Chambrun et Verlet-Hanus, et les médecins Fournial et Haller).



Les officiers de la Mission
Au centre : Lamy

« Cette marche ne fut pas sans labeur dans le désert inconnu, sous un ciel tantôt de feu, tantôt glacial, où le défaut de nourriture, le manque d'eau, la fatigue de la route terrassaient les bêtes de somme, obligeaient les pionniers à se débarrasser des vêtements de rechange, des tentes, des vivres de réserve, où la pauvreté de la nature donnait l'impression d'une marche dans le vide, où l'on cheminait sans cesse, sans jamais arriver » raconte Henri Fournial.

Il ne s'agissait pas d'une reconnaissance limitée, d'objectifs restreints. C'était non seulement, et dans toute son ampleur, la question de la traversée du Sahara oriental, l'étude de ses liaisons avec le Soudan, le Niger ou le Tchad, qui étaient posées et qu'il fallait résoudre, mais aussi l'inventaire scientifique, touchant à tous les domaines du Sahara tout entier qu'il fallait entreprendre, et mener à bien.

Trois cent dix-sept hommes quittent Biskra à pied, mille chameaux transportant le matériel traversent les Hauts Plateaux du Tassili des Adjers, contournent le Hoggar et s'installent à Iferouane. Après trois mois de repos, hommes et bêtes reprennent leur route vers Agadès (Aïr). Après Zinder, la Mission oblique vers l'est en direction du lac Tchad qu'elle contourne par le Nord pour rejoindre le 24 février 1899 la Mission Joalland Meynier, partie du Niger, et celle de Gentil, venant du Sud à travers le Congo.

Les trois missions, une fois réunies décident d'attaquer le conquérant africain Rabah[1].

Autour de ce lac Tchad, un soldat noir du nom de Rabah, ancien officier de l'armée égyptienne n'ayant pas voulu se soumettre à la domination anglaise, s'était taillé par la terreur un empire redoutable. Toute pacification semblait impossible avec un tel voisin qui, pour se procurer de quoi acheter des armes, allait faire des esclaves, seul matériel d'échange à sa portée, jusqu'à notre Oubangui ou en notre Congo. Il acheminait ces esclaves vers les côtes est et ouest, retranché dans son camp fortifié au nord de Kouchéri.

Rabah est tué, mais Lamy tombe aussi, payant de sa vie sa victoire. L'œuvre militaire du commandant est complétée, terminée par son second de la Mission Saharienne, le capitaine Reibell, qui détruit à Dakoa les restes des forces soudanaises.

La Mission Saharienne gagne ensuite Brazzaville où elle s'embarque. Quelques mois après, le 5 septembre 1900, un décret organise en territoire militaire les pays et protectorats du Tchad.

En imposant aux populations Touareg le respect de « notre force, la Mission Foureau-Lamy a fait disparaître les craintes légendaires qu'elles inspiraient, elle les a atteintes dans leur orgueil, elle a détruit leur croyance et l'inviolabilité de leur territoire, elle a préparé la conquête et la soumission. En détruisant les bandes de Rabah et Rabah lui-même avec le concours des missions Joalland-Meynier et Gentil, elle a rétabli la sécurité

[1] Gentil, commissaire du gouvernement pour les territoires de l'Oubangui, par un traité conclu avec le sultan de Massenya, place le Baguirmi sous protectorat français. Le sultan Rabah à la tête d'une armée nombreuse et disciplinée, formée d'esclaves et de mercenaires, de déserteurs anglo-égyptiens et d'anciens madhistes, occupe le Baguirmi, dévaste les pays du Tchad, en ferme l'accès et fonde une de ces monarchies éphémères mais pour un temps fort redoutables.

du Tchad et du Soudan. En classant scientifiquement la merveilleuse moisson de documents qu'elle avait recueillis, elle a fixé la physionomie du Sahara de l'Algérie au Congo et élucidé presque entièrement le problème de son avenir, elle a ainsi marqué l'étape la plus importante, ouvert l'ère la plus glorieuse et la plus féconde de notre pénétration saharienne. »[2]

Le Dr Fournial prend une part si active à cette Mission que sa santé décline à la suite d'une entérite aiguë sous l'influence de conditions de vie éprouvantes. Pourtant sa confiance obstinée jamais atteinte aide puissamment au moral des troupes.

Les buts scientifiques de l'expédition sont atteints grâce à ses observations. Avec son ami et adjoint le docteur Haller, il enrichit d'une ample mission de documents le bagage scientifique de la mission.

Les deux albums du Général médecin inspecteur Henri Fournial, don du docteur P. Bonnette

« Cet album a fait la traversée du Sahara, du Tchad et du Congo dans les poches de mon camarade Fournial. Il a été restauré et déposé au Musée du Val de Grâce comme un pieux témoignage rendu à son talent de dessinateur », précise le Dr Bonnette.

Le deuxième album relié (21 x 28 cm) constitué de divers documents manuscrits, dessins, aquarelles et reproductions photographiques collées, est relié en cuir ou simili, portant un titre en lettres dorées : « Musée du Val de Grâce. Mission. ». Il a accompagné le Dr Fournial, dans sa traversée du Sahara (d'Alger au Tchad) et sur le chemin du retour par le Chari, l'Oubangui et le Congo.

« Rajeuni, cet album retourne à l'Alma Mater, au Musée du Val de Grâce, où il perpétuera, à travers les générations de médecins militaires, le souvenir de ce grand coeur, de ce grand médecin colonial, qui a tant honoré notre corps de santé militaire. (Madagascar. Mission Saharienne. Maroc (Fez). Salonique) », précise le Médecin lieutenant-colonel Bonnette le 20 février 1936.

Dans le second album, nous retrouvons les photographies : du professeur agrégé du Val-de-Grâce Félix Jacquot bien connu par ses *Lettres d'Algérie*, ses notes sur la Légion Étrangère et sa campagne du Sud oranais avec le général Cavaignac ; de l'énergique explorateur Foureau chef de mission ; ainsi qu'une lettre du Père Charles de Foucauld à son ami le médecin lieutenant Vermale.

Tous ces documents ont une valeur inestimable, toute l'histoire passionnante et méconnue de l'épopée saharienne y est inscrite.

« Magiquement habile de ses dix doigts, c'est grâce aux enveloppes de filali qu'il avait fabriquées pour ces carnets que ceux-ci échappèrent heureusement aux hécatombes du Tanezrouft, aux incendies de la brousse soudanaise, aux naufrages dans les rapides des rivières équatoriales », précise le Dr Bonnette.

Fournial promu médecin major de deuxième classe le 3 juin 1899 est fait chevalier de la Légion d'honneur et officier d'Académie. Il sera muté en 1905 en Afrique du Nord (Tunisie, Oran, Maroc), affecté à l'hôpital militaire de Fès en 1911, et se marie en 1916 à Rabat.

Durant la Grande Guerre, il donne la mesure de son courage personnel en France et en Orient.

En 1927, il obtient du ministère de la Guerre, l'autorisation de faire apposer au pied de l'escalier 9 des Invalides près de la Tour de la Marne (côté de l'occident) la plaque de la Mission Foureau-Lamy, offerte par *Le Matin*. Il partage sa retraite entre le Maroc, Paris et Le Muy où il est enterré.

Personnalité énergique comparable à Gordon, Livingstone, Barth ou Brazza, dans cette terre d'Afrique, Henri Fournial s'est signalé par trois traits de caractères : l'héroïsme, le désintéressement, la bonté.

Une copie des archives du Val-de-Grâce constituées de témoignages des survivants de la mission sanitaire Foureau-Lamy a été déposée au CDHA d'Aix-en-Provence où elle peut-être consultée.

Bibliographie

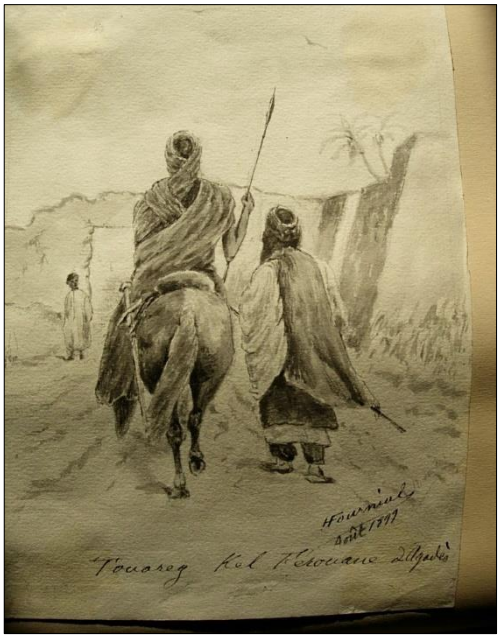
ARCHIVES du Service de Santé du musée du Val-de-Grâce : Dr Fournial. Dr Bonnette – Rapports Lettres Épopée saharienne. Carte dessinée par Fournial.

BONNETTE Docteur P., *L'épopée saharienne, Mission Flatters, Foureau-Lamy, Laperrine, de Foucauld, L'œuvre des médecins sahariens*, extrait de « La médecine internationale 1936-1938 », Tours, 1938.

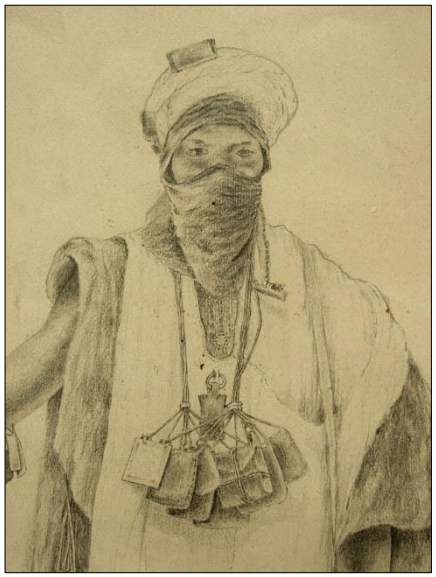
REIBELL Général, *Carnet de route de la Mission Saharienne Foureau-Lamy (1898-1900)*, Paris, 1931.

[2] Discours évidemment d'époque coloniale prononcé par le Maire de Ouargla à l'occasion du centenaire de l'Algérie en 1930, rendant hommage à la Mission Foureau-Lamy devant le monument qui lui est consacré.

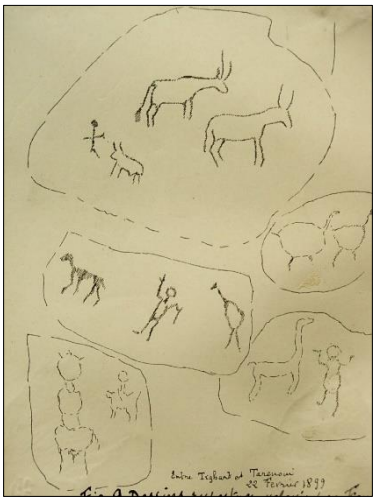
Agadès



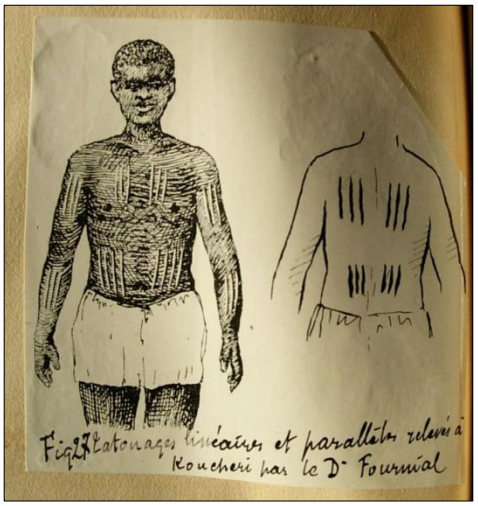
Touareg Kel Ferouane d'Agadès, août 1899 **(lavis)**



Bou Bekker **(détail)**



Dessins rupestres, 22 février 1899



Tatouages linéaires et parallèles relevés à Koucheri

La visite médicale passée par le Dr Fournial

Maisons en pisé*[*e*]*, décembre 1899

[Toutes les illustrations proviennent des albums du musée du Val-de-Grâce que nous remercions.]

Petites notes sur un retour au Bénin

par Jean-Pierre Paulhac

Quatorze ans ! C'est l'équivalent de deux septennats, temps politique révolu, c'est l'arrivée à l'adolescence, une durée qui compte dans une vie, bien peu, en revanche, à l'échelle de l'histoire.

Me voici donc revenu à Cadjehoun. Là peu de choses ont changé, sauf les mesures prophylactiques pour la menace ébola, la vétusté est identique au passé, la moiteur, la longueur de l'attente des bagages.

Mais, une fois sorti de l'aérogare, quel bouleversement ! Tout un quartier, moderne, clinquant de lumières sur ses immeubles aux enseignes bien affirmées, s'est installé ici. Quant à la cohue automobile elle est vampirique, comme une pieuvre tentaculaire aux ramifications sonores et rapides qui surgissent de partout. Ce fut mon quartier, je ne retrouve rien. Je craignais la nostalgie, je débarque dans une cité moderne et tumultueuse que je ne connais pas. Je pensais revenir sur des vieux pas, je défriche une terre nouvelle, fière de sa modernité affichée.

Dimanche matin. J'accompagne la personne qui m'héberge pour les quelques courses hebdomadaires. Nous passons dans trois petits supermarchés fréquentés par un bon nombre de personnes, en grande majorité béninoises. Les prix sont assez élevés, mais les caisses accueillent beaucoup de clients. La plupart sont motorisés sur quatre roues. L'idée est séduisante de constater, par cette consommation, encore loin, dans le temps, de la semaine du salaire, l'émergence d'une classe moyenne qui possède un pouvoir d'achat suffisant et qui devient cette force motrice de croissance économique que constatent les spécialistes du développement.

Un peu de circulation automobile, un gymkhana, que ma personne hôte, par prudence, m'interdit, vu sa complexité, prouve le bouleversement de la cité : routes à quatre voies (dont l'une avec une piste spéciale pour les deux roues), trémies qui enjambent les embouteillages. Je ne revois rien de ce Cotonou où j'ai vécu, à peine si je retrouve l'allée de mon ancien logement.

Autres signes de ce développement spectaculaire : le nombre de nouveaux hôtels, un peu dans tous les quartiers, rivalisant d'audace architecturale, la prolifération des agences bancaires, les enseignes "moneygram" à tous les coins de rue, tout comme les publicités pour les chaînes de télévision du câble.

Cette Afrique bouge, avance à grands pas, certainement de façon inégalitaire, mais Cotonou fourmille encore plus qu'avant d'activités diverses et variées, dans ses plus petites artères, sans le moindre signe de cholestérol, toujours aussi vivace et besogneuse, même le dimanche.

Autre élément nouveau, puisque nous sommes le jour du culte, l'édification des temples de prière, imposants et luxueux, des différentes églises "adventistes" qui visiblement ne manquent ni de fidèles ni de ressources.

Lundi voyage à Natitingou. Notre bus part de la place de l'Étoile Rouge, qui n'a pas changé dans sa conception, sauf toutes les constructions érigées sur son pourtour. Plus de quinze cars sont au départ. Finis les taxis brousses folkloriques de mes débuts en Afrique, quand, dans le Nord Cameroun, il fallait attendre que le dernier siège soit occupé pour que le car, sans vitre, aéré par le vent, décidât enfin de s'ébranler de son moteur fatigué. Nous prenons place dans un bus de cinquante places, climatisé. Nous partons à l'heure prévue. Il nous faudra presque une journée pour rejoindre le Nord. Le système routier n'est pas à la hauteur de ses transports en commun. Nous passons par Porto-Novo et Kétou pour rejoindre Bohicon. La route directe est à la fois encombrée et dangereuse par ses nombreux pièges sous forme de trous et de fondrières. De Savalou à Banté le chauffeur doit slalomer entre les béances qui strient le bitume. Ce goudron n'existait pas il y a quatorze ans, il est donc récent, mais déjà défoncé. Voilà sans doute là où le bât blesse, l'entretien des voies ne se fait pas ou mal, et les bus ont beau devenir confortables et performants ils se heurtent à la dure réalité du terrain, des voies dont la viabilité manque encore de fiabilité et de sûreté.

Natitingou a au moins doublé de longueur. La ville n'en finit plus de s'allonger à l'ombre noire de l'Atacora qui n'a rien perdu de sa beauté reposante de montagne protectrice.

J'avais le souvenir d'une cité un peu somnolente, assise tranquille sur les revenus du tourisme, je vois une capitale locale éveillée qui s'active dans tous ses quartiers. Là aussi poussent hôtels de bons standing et agences bancaires aux architectures hardies.

Retour à Cotonou. Visite du campus d'Abomey Calavi. Il y a quatorze ans cet espace se situait en dehors de la ville, il y avait comme une sorte de petite frontière végétale entre la cité et son université. Je me souviens également de la vue dégagée que l'on pouvait avoir sur la lagune, lourde étendue verte et stagnante avec, ici ou

là, quelques pêcheurs au lancer spectaculaire de filets. Cela c'est bien fini, la voracité urbaine a rongé tout l'espace avec ses maisons, ses boutiques, et la circulation ne diminue pas.

J'ai rendez-vous avec la cheffe de département de sociologie anthropologie. La seule femme à ce niveau au sein de l'université. J'ai connu cette dame, alors étudiante, lorsque notre projet l'avait engagée pour l'évaluation de nos actions. Quel cheminement en quinze ans ! Je retrouve une femme mûre qui n'a renoncé en rien à ses capacités de séduction et qui visiblement mène son monde avec une fermeté souriante qui ne laisse planer aucun doute sur son autorité. Elle me confie volontiers que tout n'est pas simple et facile pour elle, mais qu'elle s'implique à fond dans ce travail, y compris le week-end si nécessaire. Notre association l'intéresse. Je me prends à rêver de l'impulsion qu'une telle amazone moderne serait susceptible de donner à notre section locale. Au moment de sortir de son bureau pour aller déjeuner dans le petit maquis installé sur le campus, tous les étudiants qui attendaient devant les bureaux lui font spontanément comme une escorte empressée. Nulle bousculade, elle avance au milieu de l'escouade de ces jeunes gens qui la dépassent tous d'une tête, sans qu'aucun geste déplacé, aucune parole d'énervement ne jaillisse du petit groupe. On sent comme un sas de respect qui entoure et protège la professeure, un peu à la façon d'une petite cour accompagnant les pas d'une souveraine. L'autorité n'a pas besoin d'être tonitruante ou virile. Voici les femmes de l'Afrique d'aujourd'hui et de demain, celles qui, inéluctablement, donneront au continent le coup de pouce nécessaire pour entrer en force dans la mondialisation.

En haut et ci-dessus : ***Le campus d'Abomey Calavi*** (photos Florent Tasso)

Institut Français. Autrefois on disait Centre Culturel Français, le C.C.F.. Malgré des changements importants, de belles rénovations, à la fois esthétiques et fonctionnelles, je retrouve les constantes de ce lieu que j'ai souvent fréquenté. Le bar sous l'apatam est le lieu de rencontre de tout ce que Cotonou compte de professeurs, d'artistes, de créateurs ou de consommateurs de spectacles culturels. J'ai rendez-vous avec l'un des jeunes qui a pris la responsabilité, un peu aventureuse, d'organiser une petite présentation de mon premier roman publié, *La Porte du Non Retour*, dont le sujet est le Bénin. Là aussi, heureuse surprise de découvrir le dynamisme, l'entrain, l'esprit d'initiative de ce jeune homme que je ne connaissais pas deux heures auparavant et avec lequel, maintenant, nous entrons dans des conversations animées sur la littérature, et même Images & Mémoires qu'il connaît bien pour avoir participé à la réunion du lycée Coulibaly, l'an dernier. Voici un nouvel élément moteur, entreprenant et ambitieux qui pourrait parfaitement s'intégrer dans notre section locale.

Un mot sur les nouvelles technologies. Tous ces cadres, universitaires ou autres, sont pourvus de l'attirail moderne : ordinateurs et portables. Malheureusement, un peu comme pour le réseau routier, la circulation sur le Net est compliquée : connexion difficile, lente, aléatoire. C'est vraiment dommage que le pays ne puisse pas mettre au service de tous ces dynamismes un autoroute Internet qui leur permettrait de valoriser encore plus leur esprit d'initiative.

Je dirai un tout petit mot sur la présentation de mon roman. Malgré la tornade qui s'est mise à balayer Cotonou, une bonne chambrée de personnes, des professeurs, des étudiants, assistent à cette petite manifestation

orchestrée de main de maître par mes deux nouveaux amis qui se sont multipliés pour la réussite de l'opération. Beaucoup de sympathie dans la salle, une sorte d'étonnement poli quand je décris mon émotion d'être ici et de leur dire combien leur pays me semble avoir progressé. C'est un des points qui m'a toujours étonné ici. Alors que le Bénin jouit d'une bonne réputation au niveau de l'Afrique et de l'Occident, le citoyen local, lui, reste plus circonspect, comme s'il doutait des forces de son pays, de ses capacités, de ses avancées.

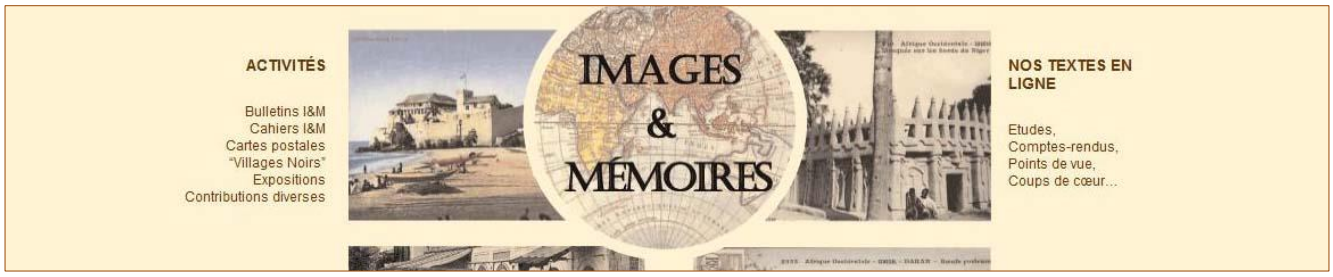
Après ce moment agréable de littérature nous prenons un repas dans un petit maquis, histoire de remercier ces deux jeunes gens de leur engagement. Tous deux sont en stage, l'un dans le Nord, à Natitingou, l'autre à Lomé, au Togo voisin, ne voyant sa famille que certains week-ends. Comment ne pas espérer en un tel pays où l'on croit autant à la formation, où l'envie d'apprendre, de se former, enrichit de saines et légitimes ambitions ? Comment ne pas croire en l'Afrique avec une telle jeunesse, qui, sans renier son passé, son histoire, essaie surtout de penser l'avenir ? Ma fierté est de voir aussi que notre association les intéresse. Ce serait vraiment engranger de façon bénéfique pour notre futur.

Petit bémol de la soirée, mais significatif. Au moment d'aller dans le maquis je veux retirer un peu de monnaie. Chose facile en raison de tous les distributeurs qui jalonnent le centre-ville. Mais voilà : panne générale, aucune possibilité de retrait. Heureusement la personne qui m'héberge peut nous aider et nous pourrons manger sans soucis. Néanmoins, on voit comment la modernité connaît des ratés. Plus dans le suivi, l'entretien des routes, Internet, le réseau des guichets automatiques de banque, les délestages de la société de distribution d'électricité, que dans l'envie du progrès. Le Bénin avance, et à grand pas, mais il faut que l'intendance suive, et c'est là sans doute que se situe le frein qui empêche, certainement, un saut qualitatif décisif.

Mais une fois posée cette petite restriction je veux dire ici combien séjourner dans ce pays fut pour moi plaisant et positif : aucun moment de nostalgie, non, plutôt la découverte d'une Afrique, nouvelle à mes yeux, qui progresse, qui avance, bien loin donc des "buzz" médiatiques qui se complaisent à nous dépeindre, à longueur d'images et de reportages, un continent noir qui pleure et qui saigne.

Que ce bref article puisse aller à l'encontre de ces mauvais clichés, et justifier notre action associative d'Images & Mémoires afin de faire ressentir, avec encore plus de force, au-delà des photos du passé, le film palpitant et dynamique de l'aventure du développement.

La circulation à Cotonou (photo Florent Tasso)



Visitez et faites connaître notre site internet **www.imagesetmemoires.com**

Premiers pas des photographes-voyageurs dans les pays chauds :

Les appareils photographiques pour la navigation et l'exploration selon l'enseigne de vaisseau Alexandre Le Mée (2ème partie)

présenté par Stéphane Richemond

L'intérêt croissant pour les photographes-voyageurs dans les pays chauds et souvent humides nous a incités à rééditer sous forme de Cahier *l'ouvrage*[1] *de L.-J. Bunel consacré à ce sujet ainsi qu'à ouvrir, dès notre* Bulletin *de printemps*[2]*, une nouvelle rubrique dans laquelle nous donnons régulièrement la parole à ces aventuriers du monde afin qu'ils nous livrent leurs expériences et leurs analyses. Bien entendu, tous ceux qui pensent pouvoir enrichir cette rubrique d'une façon ou d'une autre sont les bienvenus.*

Nous avions souligné dans la dernière livraison de notre *Bulletin* l'importance de l'ouvrage d'Alexandre Le Mée[3], publié en 1902 par Charles Mendel[4], pour ceux qui s'intéressent à la photographie dans les pays d'outre-mer à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Compte-tenu de la rareté de ce livre, il nous a semblé intéressant d'en publier le résumé des chapitres. L'un des plus importants est celui consacré aux appareils photographiques. Vu sa longueur, nous le présentons en plusieurs parties, la première ayant été publiée dans notre précédent bulletin. Après une brève introduction aux qualités requises pour un appareil photographique destiné aux pays chauds, Alexandre Le Mée nous avait présenté le ***Vérascope*** de Jules Richard ainsi que la ***Photo-Jumelle*** de Carpentier. Il nous présente aujourd'hui le ***Photosphère***[5] et le ***Marsouin*** :

« Le *Photosphère* de la Compagnie française de Photographie, construit en métal argenté et oxydé, est très robuste et résiste bien au climat. […] Nous lui reprochons d'être un peu lourd et surtout encombrant. La forme sphérique du support d'objectif ne diminue en rien le volume du sac qui doit nécessairement le contenir. Il existe sous quatre formats : 8x9, 9x12, 13x18 et 9x18. Le format 9x18 est déjà lourd et volumineux. Quant au format stéréoscopique, il ne donne pas de résultats supérieurs au *Vérascope* ; le seul avantage serait que les épreuves simples 9x9 ne nécessitent pas l'agrandissement et peuvent être tirées directement pour le montage sur cartes ou en album.

---

[1] L.-J. Bunel, *Notes pratiques sur la Photographie dans les Pays chauds*, Bibliothèque de la Photo-Revue, 1ère édition Charles Mendel, Paris, 1906 ; 2ème édition, les *Cahiers d'Images & Mémoires*, 2014.

[2] Voir en particulier :
- "Les prises de vues photographiques chez les Bassar du Togo, d'après Heinrich Klose", *Bulletin n°40*, Images & Mémoires, 2014, p. 37-38.
- "Expériences de technique photographique sous les tropiques, par Heinrich Klose", *Bulletin n°41*, Images & Mémoires, 2014, p. 39-40.
- "Les appareils photographiques pour la navigation et l'exploration selon l'enseigne de vaisseau Alexandre Le Mée (1ère Partie) ", *Bulletin n°42*, Images & Mémoires, 2014, p. 39-40.

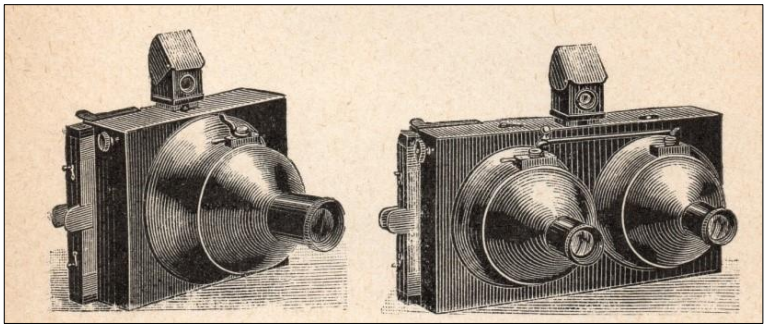
[3] Alexandre Le Mée, *La Photographie dans la navigation et aux colonies*, Édition Charles Mendel, Paris, 1902.

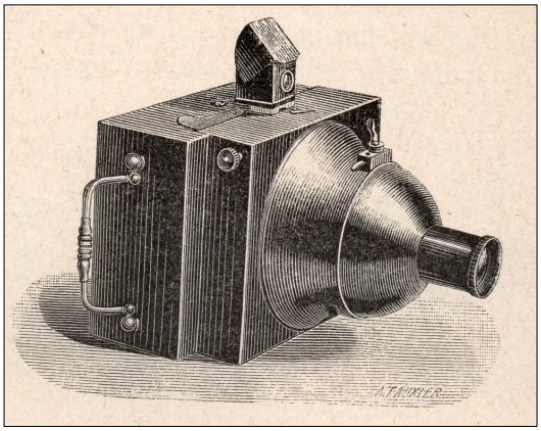
[4] L'éditeur parisien Charles Mendel publiait *Photo-Revue*, un journal hebdomadaire de photographie pratique. En 1906, plus de 150 volumes avaient déjà été publiés. On doit aussi à cet éditeur la publication, en 10 volumes de 150 pages environ, de l'*Encyclopédie de l'Amateur Photographe*, vers 1898

[5] Souvenons-nous que c'est avec ce petit appareil conçu en 1889 que le reporter Marcel Monnier accompagna, en 1891 et 1892, Gustave Binger dans sa mission de délimitation de la frontière de la Côte d'Ivoire et de la Gold-Coast. Il en rapporta un millier de clichés pris à l'est de la Côte d'Ivoire. Voir *L'Afrique en noir et blanc - Du fleuve Niger au golfe de Guinée (1887-1892) Louis Gustave Binger Explorateur*. Catalogue de l'exposition éponyme, avril 2009, Musée d'art et d'histoire Louis-Senlecq, L'Isle-Adam. Voir en particulier les chapitres suivants :
- S. Richemond , "Les difficultés des photographes-voyageurs en Afrique subsaharienne, à l'aube du XXe siècle".
- S. Richemond , "Marcel Monnier, historiographe et photographe de la seconde mission Binger".

Aux côtés du Musée d'art et d'histoire Louis Senlecq et des Archives nationales d'outre-mer, Images & Mémoires avait apporté son concours à cette exposition itinérante et l'avait convoyée à Bamako et Abidjan.

Les *Photosphères* sont livrés, au choix, avec châssis doubles métalliques ou avec magasin indépendant contenant 12 plaques. Pour notre part, nous préférons les châssis ; pour un même nombre de plaques, ils ont un volume total supérieur au magasin ; mais une avarie dans un châssis n'empêche pas de se servir des autres, tandis qu'une avarie dans le magasin immobilise l'appareil jusqu'à ce qu'elle soit réparée.





Le *Photosphère* avec magasin

Le *Marsouin*

Si l'on veut faire de la photographie posée avec tous ces appareils, on se munira d'un pied télescopique en cuivre ou mieux en aluminium, tenant peu de place une fois les branches rentrées les unes dans les autres. L'aluminium a suffisamment de rigidité et de solidité pour supporter tous les appareils que nous indiquons.

Les chambres que nous avons énumérées sont les seules dont nous ayons vérifié le bon rendement par nous-mêmes. Mais, à côté d'elles, nous devons citer quelques appareils ingénieux et bien compris qui donnent probablement de bons résultats.

Disons un mot sur les *Kodaks* et appareils analogues utilisant des pellicules en bobine. Vu leur extrême légèreté, la facilité du rechargement en plein jour, leur emploi est bien tentant ; cependant, il faut renoncer à les emporter aux colonies, par suite de la non-conservation des pellicules. À l'aide de l'adaptateur Guénault, on peut employer des plaques avec le *Pocket-Kodak* pliant, en se servant de châssis simples métalliques ; mais on enlève alors à ces appareils la qualité qui fait leur supériorité.

Le *Sport-Favori*, de la maison Em. Target, analogue au kodak pliant et très bon marché, utilise indifféremment les bobines de pellicules ou les plaques en châssis double ; mais nous ignorons s'il résiste aux variations atmosphériques.

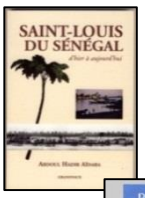
Le *Marsouin*, construit spécialement pour les colonies par M. E. Hanau, l'inventeur du châssis escamoteur du *Vérascope*, repose sur un principe très ingénieux auquel on n'avait pas songé encore. Avec les magasins ordinaires, la plaque qui reçoit l'impression lumineuse est placée au-dessus de toutes les autres, et ce n'est qu'après l'exposition qu'elle passe sous le paquet des autres plaques. Le tiroir reste en place pendant la pose ; le volet seul est tiré. Dans le châssis-magasin appliqué par M. Hanau au *Marsouin*, au contraire, il faut tirer le magasin en dehors pour opérer ; on utilise alors, comme chambre noire, l'espace vide que laisse le tiroir quand il est tiré ; la plaque du dessus tombe au fond de cet espace vide, y est maintenue par deux ressorts et reçoit l'impression lumineuse pendant que le tiroir est ouvert. On conçoit qu'on réduit ainsi une des dimensions de l'appareil de toute l'épaisseur du châssis-magasin, ce qui est appréciable. Le *Marsouin* est un appareil stéréoscopique de même format (45x107) que le *Vérascope*. Le magasin contient 18 plaques. L'appareil est en aluminium et les pièces de fatigue sont en nickel pur. Ainsi le poids est-il très réduit ; il n'est que de 550 grammes. Les dimensions sont 6x5x14 centimètres. Cet appareil est encore trop nouveau pour qu'on puisse lui adresser les éloges mérités par une longue expérience ; mais il semble par sa construction bien comprise, légèreté, solidité et dimensions réduites, mériter véritablement le nom d'appareil colonial. […] Le constructeur a appliqué également son système de châssis-magasin au format 9x12. Le format 6x13 paraîtra prochainement, et plus tard le 6,5x9. »

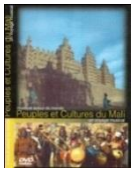
Publications disponibles auprès d'I&M

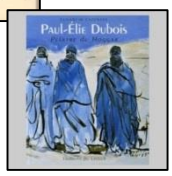
Rouen – 1896 Les villages africains de l'Exposition coloniale. ASI Éditions, 2004. 28 € (+ port)

Abdoul Hadir AÏDARA, *Saint-Louis du Sénégal d'hier à aujourd'hui.* Grandvaux,2005.15 € (+ port)

Ch. FRAIPONT et M. BISSOT, *Peuples et Cultures du Mali – Un voyage musical.* Tandem Films et Danté Productions. DVD, 90 minutes. 15 € (+ port)







Élizabeth CAZENAVE,
- *Explorations artistiques au Sahara (1850-1975*. Ibis Press - Abd-El-Tif, 2006. 49 € (+ port)
- *Paul-Élie Dubois, Peintre du Hoggar.* Éditions du Layeur, 2006. 42,50 € (+ port)
- *Albert Marquet et ses amis en Algérie*. 2003. 30 € (+ port)
- *Charles Brouty - Un artiste reporter de l'Algérie heureuse et du Sahara 1897-1984.* 2007. 30 € (+port)

Jean-Pierre PAULHAC,
- *Dialogue Nord – Sud – Voyage en interculturalité.* Éditions Dianoïa, 2004. 10 € (+ port)
- *La porte du non retour - Carnet d'un voyage au Bénin*. Éditions du Cygne, 2008. 10 € (+ port)

Stéphane RICHEMOND,
- *Terres cuites orientalistes et africanistes 1860-1940.* Les Éditions de l'Amateur, 1999. 44 € (+ port)
- *Les Orientalistes – Dictionnaire des sculpteurs (XIXe-XXe siècles).* Les Éditions de l'Amateur, 2008. 55 € (+ port)

Jacques CHARPY, *Dakar, naissance d'une métropole.* Éditions Les Portes du Large (Rennes, 2007). 15 € (+ port)

Cyr et Françoise DESCAMPS, *La préhistoire au Sénégal.* Les nouvelles Éditions africaines du Sénégal, 2010, 20 € (+ port)

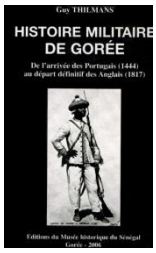
Guy THILMANS,
- *Histoire militaire de Gorée – De l'arrivée des Portugais (1444) au départ définitif des Anglais (1817)*. Éditions du Musée Historique de Dakar (Gorée), 2006. 13 € (+ port)
- *La grande batterie de Gorée – recherches archéologiques et* historiques. Éditions du Musée Historique de Dakar (Gorée), 2006. 13 € (+ port)
- *Informations sur l'esclavage*. Éditions du Musée Historique de Dakar (Gorée), 2010. 10 € (+ port)

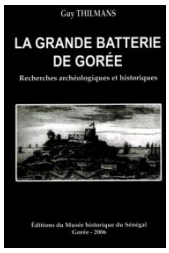
Guy THILMANS et Pierre ROSIÈRE,
- *Les Spahis sénégalais – Une cavalerie africaine aux origines de l'expansion coloniale (1843-1880)*. Éditions du Musée Historique de Dakar (Gorée) – IFAN Ch. A. Diop, 2007. 16 € (+ port)
- *Les Tirailleurs sénégalais – Aux origines de la Force Noire, les premières années du Bataillon (1857-1880)*. Éditions du Musée Historique de Dakar (Gorée) – IFAN Ch. A. Diop, 2008. 16 € (+ port)
- *Marsouins & Joyeux au Sénégal – Des troupes blanches en Afrique noire (1830-1880)*. Éditions du Musée Historique de Dakar (Gorée) – IFAN Ch. A. Diop, 2009. 16 € (+ port)

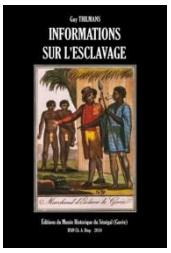
Pierre ROSIÈRE, *Des Spahis sénégalais à la Garde Rouge*. Éditions du Centre, Dakar, 2009. 40 € (+ port)

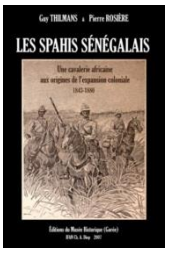
Al Housseynou NDIAYE et Pierre ROSIÈRE, *Gares et trains du Dakar - Saint-Louis*. Éditions du Centaure, Dakar, 2008. 30 € (+ port)

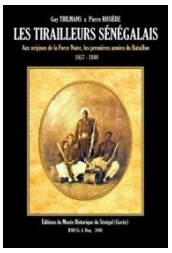
Maurice MAILLAT, *Les garnisons de Gorée*. Éditions du Musée Historique du Sénégal (Gorée), IFAN Ch. A. Diop, 2014. 15 € (+ port)

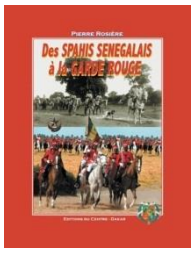


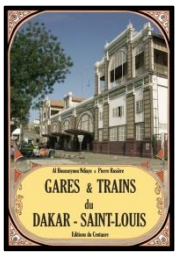


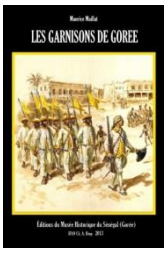










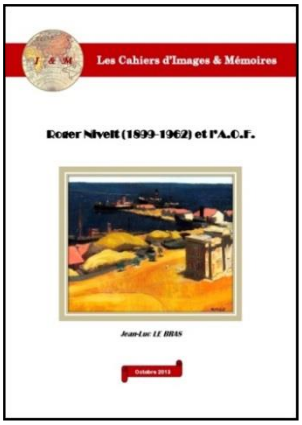


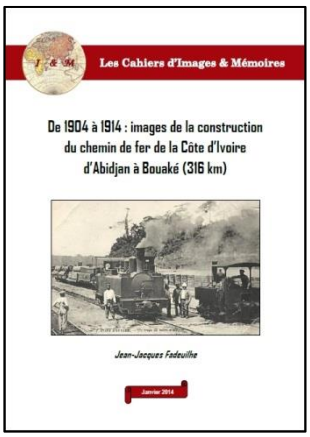
<u>Publications I&M</u> : Les *Cahiers* (voir p. 18) - les *Bulletins* - le DVD *Cartes postales anciennes d'Afrique de l'Ouest*
Anciens numéros du *Bulletin* : quelques exemplaires des numéros 18 à 42 du *Bulletin* sont disponibles et peuvent être commandés au tarif de 5 € (adhérents) ou 10 € (non adhérents). Nous consulter pour les frais de port.
Dvd *Cartes postales anciennes d'Afrique de l'Ouest* : 3 225 images en fichiers JPG (19 dossiers par pays). Dvd réalisé à la demande. 10 €. Nous consulter pour les frais de port.

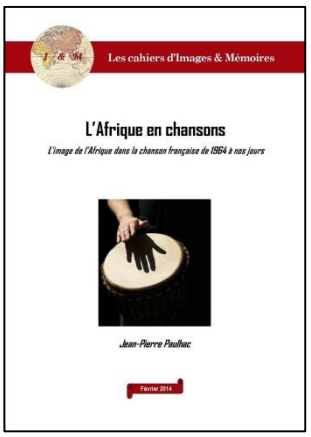
Ces publications peuvent être commandées (chèque ou virement bancaire à l'ordre de *Images et Mémoires* ; ou virement Paypal) auprès de **Stéphane RICHEMOND, 18 avenue des Courses, 78110 Le Vésinet**
(coordonnées bancaires en page 2 de couverture)

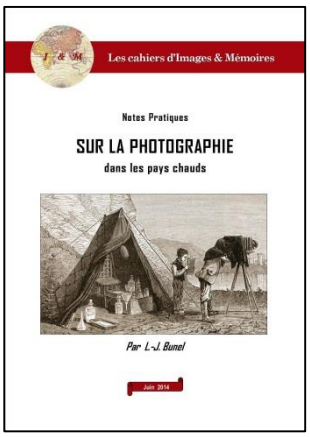
I&M - Bulletin n°43

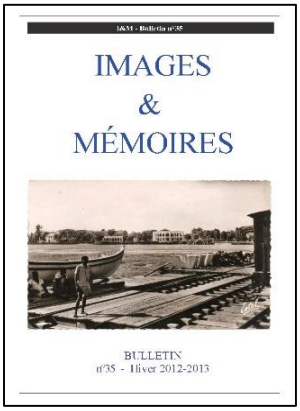
Les dernières publications d'Images & Mémoires

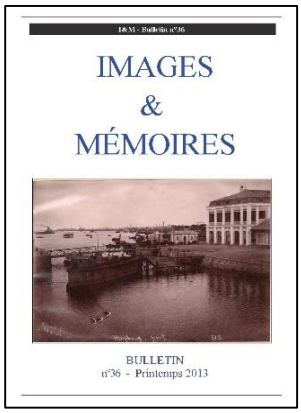


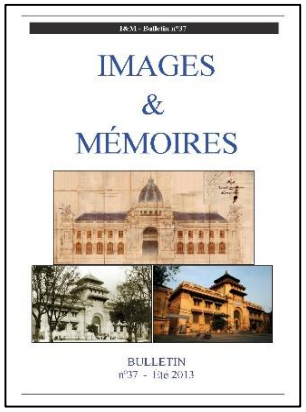


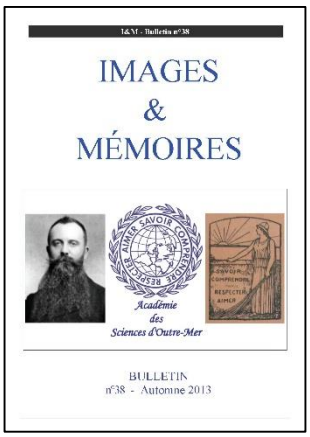


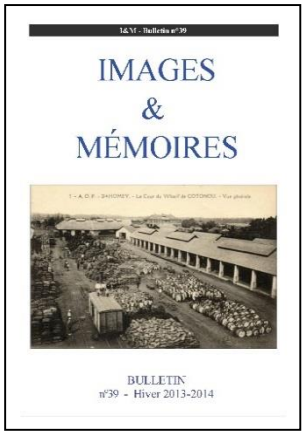


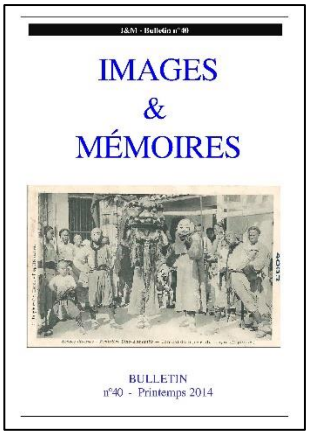


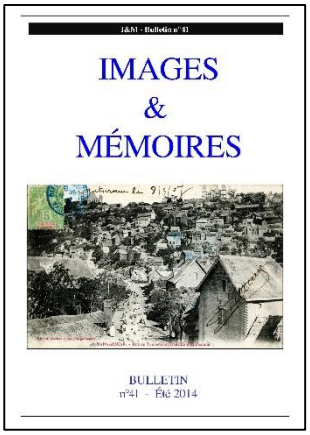


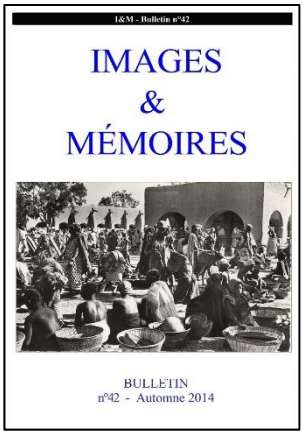












1995-2015, Images & Mémoires a 20 ans

Association à caractère culturel régie par la loi du 1er juillet 1901, I&M s'intéresse, depuis 1995, à l'iconographie ancienne et moderne de tous les pays d'outre-mer : peintures, gravures, dessins, photographies, cartes postales, timbres-poste, affiches, enseignes, tissus…

Inventaires raisonnés illustrés, expositions, reproductions sur tous supports, aides au transfert d'images dans les pays concernés, appuis aux travaux de recherche universitaire ou professionnels, aux activités de jumelage et aux programmes iconographiques nationaux dans tous les pays concernés.

Un réseau de plus de cent cinquante adhérents individuels (collectionneurs iconographes, historiens, géographes, enseignants, conservateurs, chercheurs, techniciens, écrivains et auteurs…) ou collectifs (associations, bibliothèques, musées, centre de documentation…) dans dix-sept pays, dont dix d'Afrique subsaharienne.